

IRIAN 93

EXPEDITION SPELEOLOGIQUE
EN IRIAN JAYA (INDONESIE)

FEDERATION FRANÇAISE SPELEOLOGIE
COMMISSION DES RELATIONS
EXPEDITIONS INTERNATIONALES
23, Rue de Nuits - F - 69004 LYON
Tél. 78 28 57 63 - Fax 72 07 90 74



La forêt équatoriale...
Des ethnies fabriquant encore des haches de pierre dans la haute chaîne...
Des rivières souterraines aux débits comptant parmi les plus importants au monde...
Des gouffres visibles sur les photos-satellite...

COMPTE RENDU
SYNTHETIQUE
PROVISOIRE



N° 3-93

FEDERATION FRANÇAISE SPELEOLOGIE
COMMISSION DES RELATIONS
EXPEDITIONS INTERNATIONALES
23, Rue de Nuits - F - 69004 LYON
Tél. 78 28 57 63 - Fax 72 07 90 74

IRIAN 93

ou

**Pérégrinations spéléologiques en Irian Jaya
(Indonésie)**

Compte rendu synthétique provisoire

SOMMAIRE

INTRODUCTION	5
IRIAN JAYA : PRESENTATION GEOGRAPHIQUE (Alain Couturaud).....	7
Divisions territoriales	7
Oro-hydrographie	7
Eléments climatiques	7
Végétation	8
Population et aperçu historique	8
CONTEXTE GEOLOGIQUE (Louis de Pazzis).....	9
SITUATION ET ITINERAIRES	13
LE KARST (Alain Couturaud).....	15
morphologie	15
environnement humain	15
RESULTATS SPELEOLOGIQUES (Alain Couturaud).....	16
Massif de Lina	16
Secteur d'Irameba	16
Lomes DEMDAME.....	16
Lomes SOMEJEMA.....	16
Lomes DERESOME.....	16
Lomes SIOMES.....	16
Lomes MON KOLOM MEDA.....	16
Secteur d'Ugomot	16
Lomes IONO BESAR.....	16
Lomes IONO KECIL.....	17
Lomes BERUMES.....	18
Massif de "Longmot"	18
Lomes LONGMOT.....	18
ASPECTS HYDROGEOLOGIQUES (Alain Couturaud).....	21
L'unité hydrogéologique	21
Les formations aquifères	21
Un ou des aquifères ?	21
Existence d'un karst noyé ?	21
Aspects de la physico-chimie des eaux	21
JOURNAL PAPOU (Alain Couturaud).....	23
<i>Participants</i>	36
<i>Remerciements</i>	36

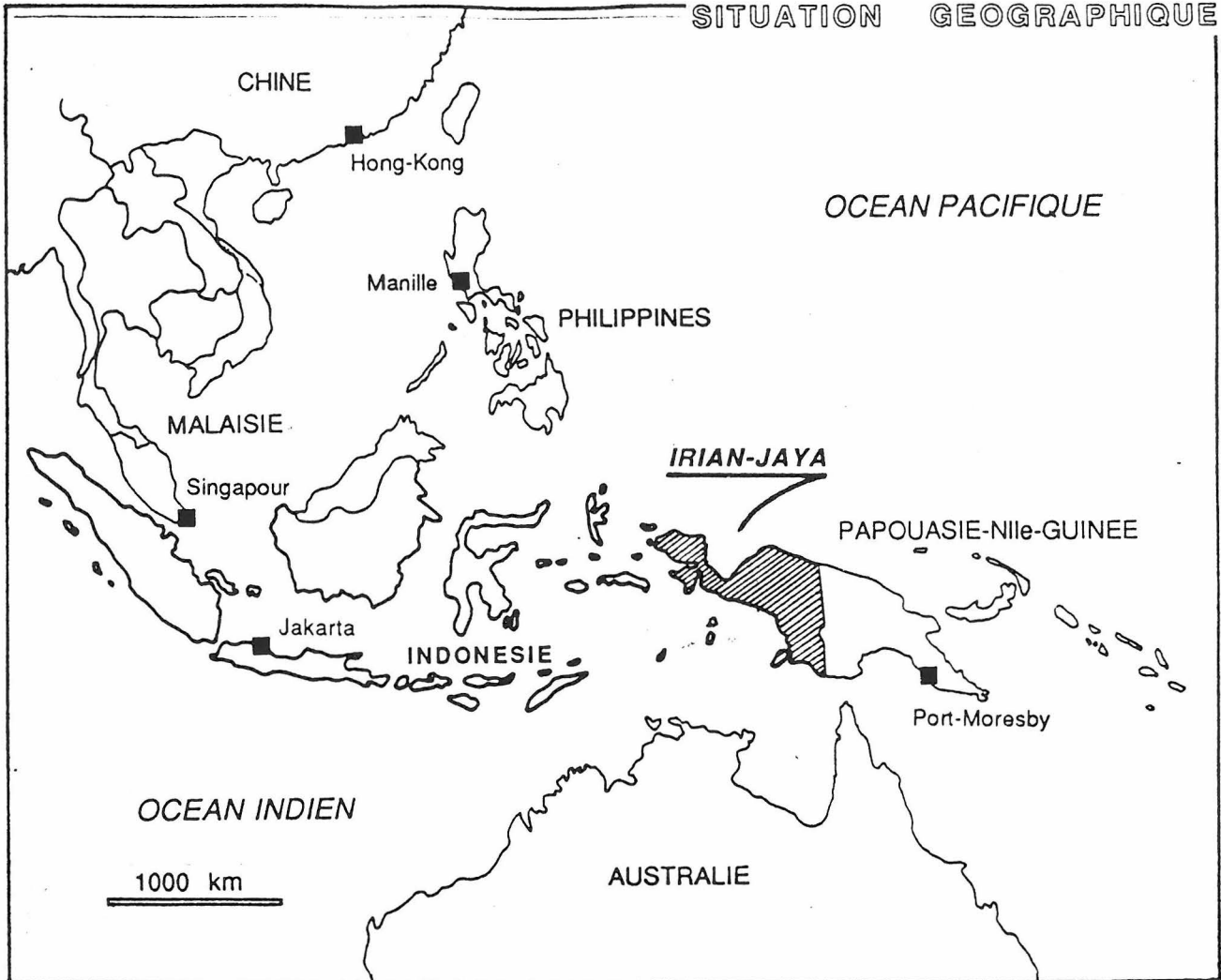


Fig. 1 : Situation géographique : l'Irian Jaya, partie occidentale de la Nouvelle-Guinée et province indonésienne.

INTRODUCTION

"Irian 93", tel est le nom de cette nouvelle incursion sur la "Tête de l'oiseau" (ou Vogelkop, ou encore Cendrawasih), qui s'est déroulée en janvier 1993. La "Tête de l'Oiseau", c'est l'appellation imagée de la péninsule de l'Irian Jaya, province indonésienne, et extrémité ouest de la grande île de Nouvelle-Guinée.

Cette "expédition" est la suite logique de cinq années de reconnaissances et de recherches dans cette contrée aux paysages entièrement différents de ceux de l'Indonésie classique : on est ici dans le monde papou...

Irian 93, composée de sept spéléologues, a été parrainée par la Fédération française de spéléologie et par le Centre régional d'éducation physique et sportive (CREPS) de Chalain. Cinq d'entre eux connaissaient déjà l'Irian Jaya (trois parlant indonésien)

Irian 93 a bénéficié du travail des expéditions commencées en 1987 :

- soutien des autorités indonésiennes,
- reconnaissance des itinéraires d'accès,
- compléments cartographiques sur plus de 100 km² de région montagneuse, avec les noms des villages, rivières et lieux-dits,
- participation des habitants de la vallée de Irameba à l'installation du camp de base,
- acheminement sur place de 300 kg de matériel d'exploration.

Irian 93 avait donc tout d'une expédition légère et efficace.

Pourquoi l'Irian et la Tête de l'Oiseau ?

La Papouasie Nouvelle-Guinée a déjà vu de nombreuses expéditions spéléologiques. Il en est tout autrement de l'Irian, qui possède pourtant de nombreux karsts, très élevés pour certains, mais les accès restent difficiles, notamment dans la partie centrale. De plus, le coût d'un séjour est celui de l'Indonésie, donc sans rapport avec les prix exorbitants de la Papouasie Nouvelle-Guinée, dont la devise est maintenue artificiellement à un cours très haut.

Pourquoi en janvier ?

Janvier, c'est la saison pluvieuse, cela peut être une gêne pour des incursions souterraines. Cependant, cette époque réserve paradoxalement moins de surprises quant aux risques liés aux crues puisqu'il pleut tous les jours ! Mais janvier est avant tout la période de disponibilité pour certains. Et puis autant passer l'hiver au chaud !

Expéditions et reconnaissances précédentes :

Il faut rappeler les précédentes expéditions et reconnaissances qui ont eu lieu dans cette région. Sans l'investissement de tous ces spéléologues, qui ont souvent marché pendant plusieurs semaines sans voir de calcaire ni l'ombre d'un gouffre, IRIAN 93 n'aurait pas eu en main des cartes aussi favorables.

L'exploration spéléologique est un travail de longue haleine, et ne peut se concevoir qu'avec un esprit collectif. Le travail de chacun se voit rarement concrétisé sur le champ, mais sert une ambition commune d'exploration et de compréhension des circulations souterraines d'un massif, dont l'aboutissement spéléologique est souvent vécu par d'autres.

Expédition "IRIAN 87", de décembre 1987 à février 1988 :

- Expédition nationale de reconnaissance de la Fédération française de spéléologie, avec le concours financier du CREPS de Chalain.
- Participants : Jacques BATUT, Pierre BOCCANFUSO, Nina DUMITRU, Christian POMOT, Arnoult SEVEAU, Bruno THERY, Richard THOMAS.
- Recherche d'un accès par le sud-ouest au départ de Merdei et d'un accès par l'ouest au départ de Testega. Accès à la bordure ouest du karst de Longmot, exploration de quelques gouffres et prélèvement d'échantillons.

Reconnaissance de janvier 1989 :

- Participant : Bruno THERY.
- Recherche d'un accès par le sud au départ de Bintuni. Reconnaissance sur la région d'Ayawasi, à l'est de Sorong, et repérage de cavités pour de futures expéditions.

Expédition "IRIAN 91", en janvier et février 1991 :

- Expédition organisée conjointement par la Fédération française de spéléologie et le CREPS de Chalain.
- Participants : Marc CHOCAT, Franck CORNU, Alain COUTURAUD, Jean-François DUSZ, Pascal GRENET, Jean-Marc HONIAT, Bruno THERY.
- Accès au karst par le sud-est, depuis Ransiki via Mamei. Repérage des émergences de la bordure sud-est, reconnaissance de la bordure est, et découverte d'un itinéraire d'accès au karst par le nord.

Reconnaissance de janvier 1992 :

- Reconnaissance organisée par le CREPS de Chalain.
- Participants : Jacques BATUT, Bruno THERY.
- Accès aux karsts de Longmot et de Lina par le nord. Installation du camp de base à Irameba. Repérage de gouffres et prélèvement d'échantillons, à proximité du camp de base.

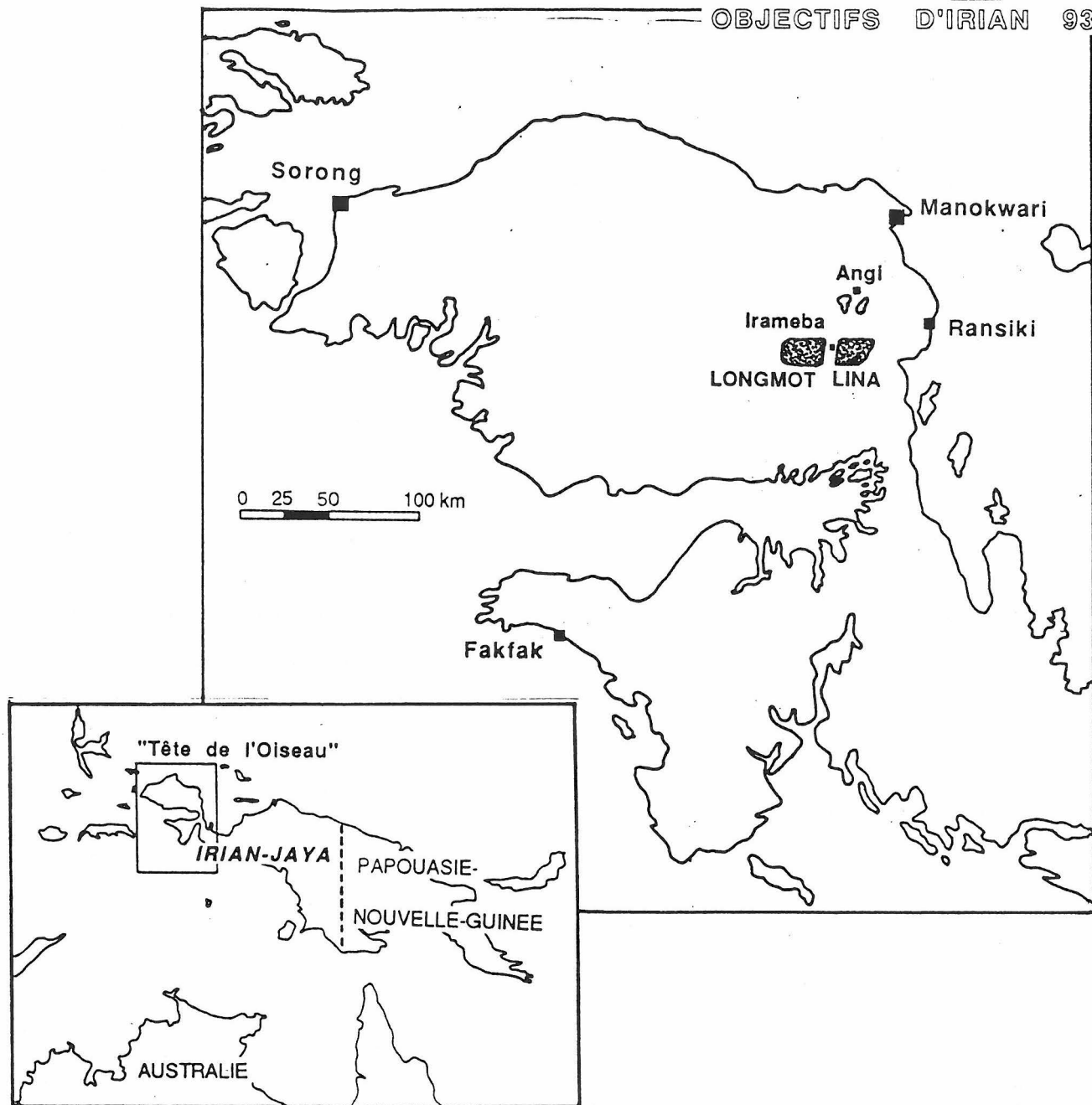


Fig. 2 : Situation des massifs karstiques de Lina et "Longmot", sur la "Tête de l'Oiseau".

IRIAN JAYA : PRESENTATION GEOGRAPHIQUE

(Alain Couturaud)

DIVISIONS TERRITORIALES

Comme toute province indonésienne, l'Irian Jaya est constitué de "kabupaten" (districts), divisés en "kecamatan" (sous-districts, équivalents aux sous-préfectures). Le secteur étudié appartient au kabupaten de Manokwari, aux kecamatan de Ransiki et Angi. Ces divisions administratives s'appuient sur le regroupement des villages papous, dont les Indonésiens ignorent la localisation ! Chaque village possède son chef, le "Kepala desa" (littéralement la "tête du village"), désigné par l'administration, mais le véritable pouvoir est toujours détenu par le chef "spirituel", le "Kepala suku". Les immenses étendues de forêt feraient le bonheur de l'administration fiscale française : chaque parcelle, chaque arbre, chaque caillou a son propriétaire Papou ! Et donc chaque gouffre, chaque grotte... Cela ne facilite pas la prospection et l'exploration, car il faut l'accord du propriétaire, voire sa présence, pour obtenir l'autorisation d'accès, et même la révélation du phénomène.

ORO-HYDROGRAPHIE

La Nouvelle-Guinée offre le plus important relief montagneux de la zone tropicale, après la cordillère des Andes. Il culmine à 5030 m au mont Jaya ou Carstenz, en Irian Jaya. La péninsule de la Tête de l'Oiseau est le prolongement de cette chaîne, qui culmine à 2926 m à pegunungan Lina, qui est précisément le sommet du massif karstique envisagé ici. La moitié S est à faible altitude, les grandes rivières provenant des reliefs y déroulent leurs méandres au milieu des marécages.

ELEMENTS CLIMATIQUES

Située entre 0 et 2° de latitude S, la Tête de l'Oiseau subit un climat équatorial hyper-humide, sans saisons thermiques. La température moyenne annuelle est d'environ 27°C au niveau de la mer, et on estime que la température diminue de 0,5° par 100 m (Maire, 1990). Le régime de mousson vient du NW pendant la période de décembre à avril, du SE de mai à octobre. Ce schéma semble à nuancer selon l'exposition des versants. Ainsi, nous avons souvent pu constater en janvier la progression des nuages de la plaine de la Bintuni en direction des massifs calcaires, vers le NE, où ils donnent naissance à de violentes précipitations. De même, il n'est tombé à Manokwari que 35 mm du 16 au 31 janvier 1993, alors qu'il a plu abondamment sur le karst, ce qui a provoqué une crue spectaculaire. Les données pluviométriques sont rares, et les stations n'intéressent que les basses altitudes. A Taminabuan, à l'ouest et au niveau de la mer, la moyenne des précipitations s'élève à 3800 mm/an (1936-1941), avec une répartition relativement uniforme sur l'année hormis un minimum vers octobre (d'après Berlage, 1970, in Pigram & Sukanta, 1989). A Manokwari, au N et également au niveau de la mer, la moyenne sur les années 1969 à 1993 est de 2675 mm/an, avec un minimum en septembre et un maximum en avril (d'après les données de la station

météo de Manokwari) (fig. 3 & 4). L'augmentation des précipitations avec l'altitude n'est pas connue, mais on peut estimer que les reliefs reçoivent jusqu'à 5000 mm/an, voire plus. Les versants N sont généralement moins arrosés que les versants S en raison de l'influence plus marquée de la mousson de SE (Maire, 1990).

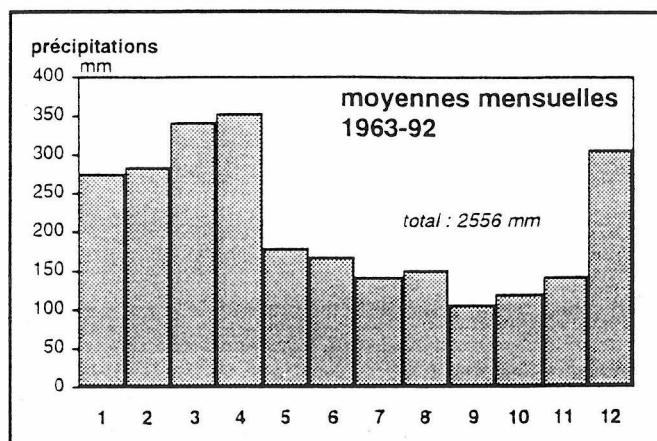


Fig. 3 : Pluviométrie moyenne mensuelle à Manokwari.

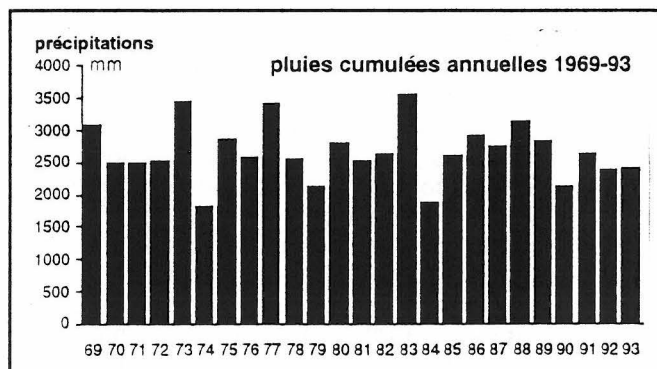


Fig. 4 : Pluies cumulées annuelles à Manokwari.

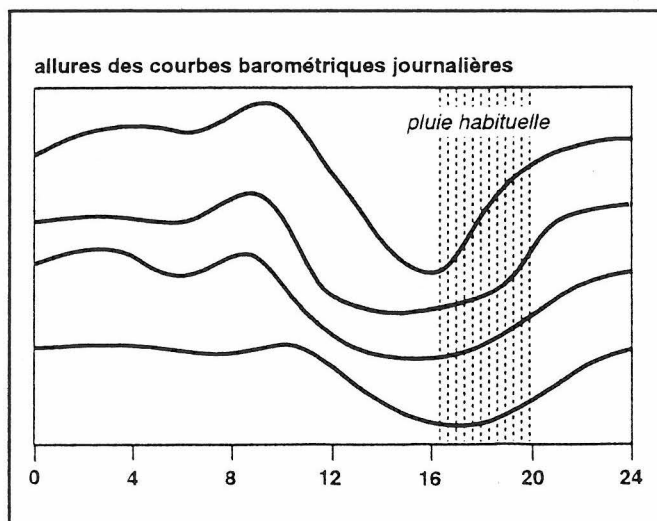


Fig. 5 : Allures des courbes barométriques journalières

Fluctuations barométriques

Il était tentant d'établir une relation entre les variations barométriques et les précipitations, afin d'essayer de prédire celles-ci, ce qui est d'un grand intérêt pour les explorations spéléologiques dans un tel contexte climatique, les pluies pouvant être impressionnantes par leur intensité. Les courbes barométriques relevées à la station de Manokwari montrent de très faibles variations d'amplitude et un cycle journalier (fig. 5). Les pluies commencent généralement entre 16h et 20h, effectivement après une baisse de pression, mais celle-ci se produit tous les jours et la pluie n'est pas toujours consécutive. Les variations barométriques semblent avoir une origine thermique (chute de pression due au réchauffement). Rien de comparable avec le régime tempéré que nous connaissons bien, pour lequel une chute barométrique annonce un épisode pluvieux.

VEGETATION

Les basses terres sont recouvertes d'une épaisse forêt tropicale dont l'exploitation des bois "précieux" est en pleine expansion (plaine de la Bintuni). C'est le domaine des arbres de 40 m, des racines traçantes, des troncs morts, des inondations lors des crues. Des mangroves se développent le long des côtes. Cette forêt pluviale se poursuit plus en altitude avec quelques nuances. Les défrichements pour les besoins de l'agriculture de subsistance ont créé une multitude de trouées. Ces "jardins" occupent souvent de fortes pentes, mais évitent les calcaires fortement lapiazés (formation du Kais). On trouve les buissons de bambous à partir d'environ 1000 m. La forêt moussue apparaît vers 1800 m et même dès 1300 m en certains endroits, avec sa grande variété de mousses bien sûr, et aussi ses orchidées, ses plantes carnivores... Sur les reliefs, la couverture forestière est discontinue. Il est parfois difficile de savoir si les changements de végétation résultent de l'activité humaine, des incendies, ou si elle est naturelle. Sur le karst de Lina, une vaste zone vers 1450 m a été entièrement dévastée par un incendie quelques années auparavant, après 5 mois de sécheresse ! On y observe des lichens, des sélaginelles, des mousses, des conifères... ce qui crée un paysage surprenant en un tel lieu. La couverture forestière est très discontinue entre le massif de Lina et les lacs d'Angi (1800 m à 2600 m environ). Un incendie en est la cause pour une grande partie, mais on peut également invoquer des raisons climatiques pour les sommets, qui sont balayés par les vents et où la température peut descendre en dessous de 10°C. C'est le domaine des lichens, des mousses, des fougères et autres végétaux sans grande ampleur. La faible couverture forestière autour des lacs d'Angi est par contre plutôt due à la déforestation, en raison de la densité de population (bois de construction et de chauffe, cultures).

Les altitudes de cet étagement de la végétation sont très différentes de celles données par R. Maire (1990) pour la Papouasie Nouvelle-Guinée.

POPULATION ET APERÇU HISTORIQUE

Si les Indonésiens ont colonisé la bordure côtière (action gouvernementale de la "transmigration" pour combattre la surpopulation de certaines îles : 660

hab./km² sur Java et Madura !), l'intérieur des terres est encore le pays des Papous. Au contraire de la partie centrale de l'Irian Jaya, qui n'a été "révélée" que très récemment (1941 pour la haute vallée de la Baliem), la Tête de l'Oiseau est "connue" depuis plus longtemps. D'où le relatif "modernisme" de ses populations : nuls souvenirs de l'âge de pierre, de l'étui pennien, plus aucune tribu animiste, bien que certaines croyances persistent malgré l'acharnement des missionnaires. La langue est le "sop", avec ses différents dialectes, mais la plupart des Papous parlent un indonésien peu élaboré. L'habitat est de même type d'une région à l'autre : une case rectangulaire surélevée du sol, avec un ou des foyers sur les côtés. Le toit de tôle se répand malheureusement, avec tous ses inconvénients. L'alimentation est de subsistance, entièrement fondée sur la patate douce, avec le maïs, la canne à sucre, l'ananas, le "boa mera" en complément et selon les altitudes, le cochon et quelques volailles pour les fêtes et les échanges. Des écoles sont construites dans les plus gros villages, mais elles ont du mal à trouver des instituteurs ! On peut estimer la densité de population à environ 5 habitants / km² sur la région d'Angi, avec près de 50 % d'enfants. L'exploitation forestière, outre son fort impact sur le milieu naturel (tracé de routes, déforestation...), modifie de façon importante les mentalités, par l'introduction de l'image du monde moderne, par les emplois qu'elle procure et l'attrait pour l'argent qui se trouve renforcé. L'argent, voilà bien le problème majeur de toute incursion dans ces contrées ! Tout, ou presque, tourne autour de lui, et la difficulté consiste à ne pas déstabiliser les autochtones, qui ont beaucoup de mal à avoir des repères dans ce domaine.

L'Irian Jaya, ancienne colonie hollandaise comme l'Indonésie, est de ce fait passée sous l'occupation indonésienne lors du départ des Hollandais en 1962, après que l'Indonésie se soit déclarée indépendante en 1945. Cela ne va pas sans quelques mouvements indépendantistes papous, étant donné la différence culturelle et le statut jaloué de la Papouasie Nouvelle-Guinée. Ces mouvements se localisent surtout en Irian central, mais ils ne sont pas inconnus autour du lac d'Angi.

tbl. 1 : Population de la région d'Angi (d'après document affiché à Surerei, daté du 5/11/92, noms de villages textuels).

village	adultes	enfants	total
Surerey	343	344	687
Debetik	265	134	499
Iranmeba	333	337	670
Kusmanau	277	203	480
Tohosta	200	192	392
Isim	192	200	392
Tubes	249	266	515
total	1859	1776	3635

Quelques termes géographiques :

pegunungan : montagne, chaîne

gunung : montagne

sungai : rivière

pulau : île

anggi : lac

teluk : baie

CONTEXTE GEOLOGIQUE

(Louis de Pazzis)

Les premières investigations géologiques débutent dès 1924 dans le cadre de recherches pétrolières. Elles sont entreprises par des compagnies "locales" (hollandaises puis indonésiennes), Trend Exploration, Petromer Trend, Phillips Petroleum, Pertamina. Des réservoirs sont exploités dans le Kais. Les cartes géologiques sont commencées en 1978.

Le massif de Lina et son voisin occidental appartiennent à l'unité géologique dénommée "bloc Kemum". Le bassin sédimentaire de la Bintuni commence immédiatement au S.

Les noms de formations géologiques sont ceux mentionnés sur la carte au 1/250 000.

Le village d'Irameba, au pied des escarpements calcaires occidentaux, doit se trouver sur la formation Jass (grès et grès calcaires). Des affleurements de grès sont visibles sur le chemin de Demdame, en quittant le cirque d'Irameba (cirque s'entend ici au sens morphologique).

Les puits de type Siomes, Longmot, Iono, sont creusés dans les calcaires du Faumai, qui forment les escarpements du versant N du massif que l'on voit depuis le sentier des crêtes au-dessus de Surerei. Les "trous noirs" de la région de Taosta doivent aussi être creusés dans le Faumai. D'après les échantillons, l'âge probable de cette formation est Eocène moyen à Oligocène inférieur.

Toute la partie N du karst est recouverte par les grès du Sirga. Ces grès semblent former une pellicule assez mince et plus ou moins discontinue (par lacune ou par érosion). On retrouve des blocs de grès résiduels éboulés sur la surface du karst et au fond des cavités (échantillon n° 5 à Siomes). A l'orifice du gouffre Longmot, les strates de grès sont visibles au-dessus des calcaires du Faumai. Cette pellicule de grès casse comme une coquille dès qu'il y a des phénomènes karstiques dans le Faumai sous-jacent. Quand elle est continue, elle forme un niveau imperméable : rivière Sirga à Ugomot, puis rivière souterraine de Berumes coulant sur les grès (échantillon n° 7) et creusée dans le Kais. L'âge probable (par déduction, puisque la datation paléontologique n'est pas possible) est Eocène supérieur à Oligocène inférieur. La carte géologique donne un âge Oligocène inférieur.

Le tiers S du karst, ainsi que le massif triangulaire près de Disebla, sont formés par les calcaires du Kais. Ils forment le karst polygonal bien visible sur les photographies aériennes et les collines des environs d'Ugomot. Il repose directement sur les grès du Sirga. L'âge probable est Oligocène inférieur à moyen, la carte géologique mentionnant un âge Miocène inférieur à moyen.

La datation des échantillons est en désaccord avec les âges des diverses formations proposés par la carte géologique. Ceci n'est pas étonnant, dans un contexte de plateforme progradante.

tbl. 2 : Terrains du "bloc" Kemum (extrait de la légende de la carte géologique au 1/250 000)

formation	sigle	âge	lithologie	morphologie	épaisseur
STEENKOOL	TQs	Pliocène	grès, mudstone	piémont	
KLASAFET	Tmk	Miocène sup. (moy.)	marnes, mudstone calcaire, schistes	piémont	500 m
KAIS	Tmka	Miocène (moy.) inf.	calcaires bioclastiques et récifaux	karst polygonal	600 m max.
SIRGA	Toms	Oligocène sup.	grès quartzeux, localement : mudstone, calcarénite feuille Taminabuan : calcaire	surface structurale du plateau	200 m max.
FAUMAI	Tef	Eocène moy. à sup.	calcaires, calcschistes, calcaires dolomitiques, dolomie	escarpements	250 m
JASS	Kj	Crétacé inf. à sup.	grès, grès calcaires, mudstone, marnes, conglomérats		400 m max.
TIPUMA	RJt	Trias (Jurassique inf.)	mudstone, localement : grès, calcaires lithographiques, conglomérats		
KEMUM	SDk	Dévonien Silurien	métasédiments	croupes montagneuses	

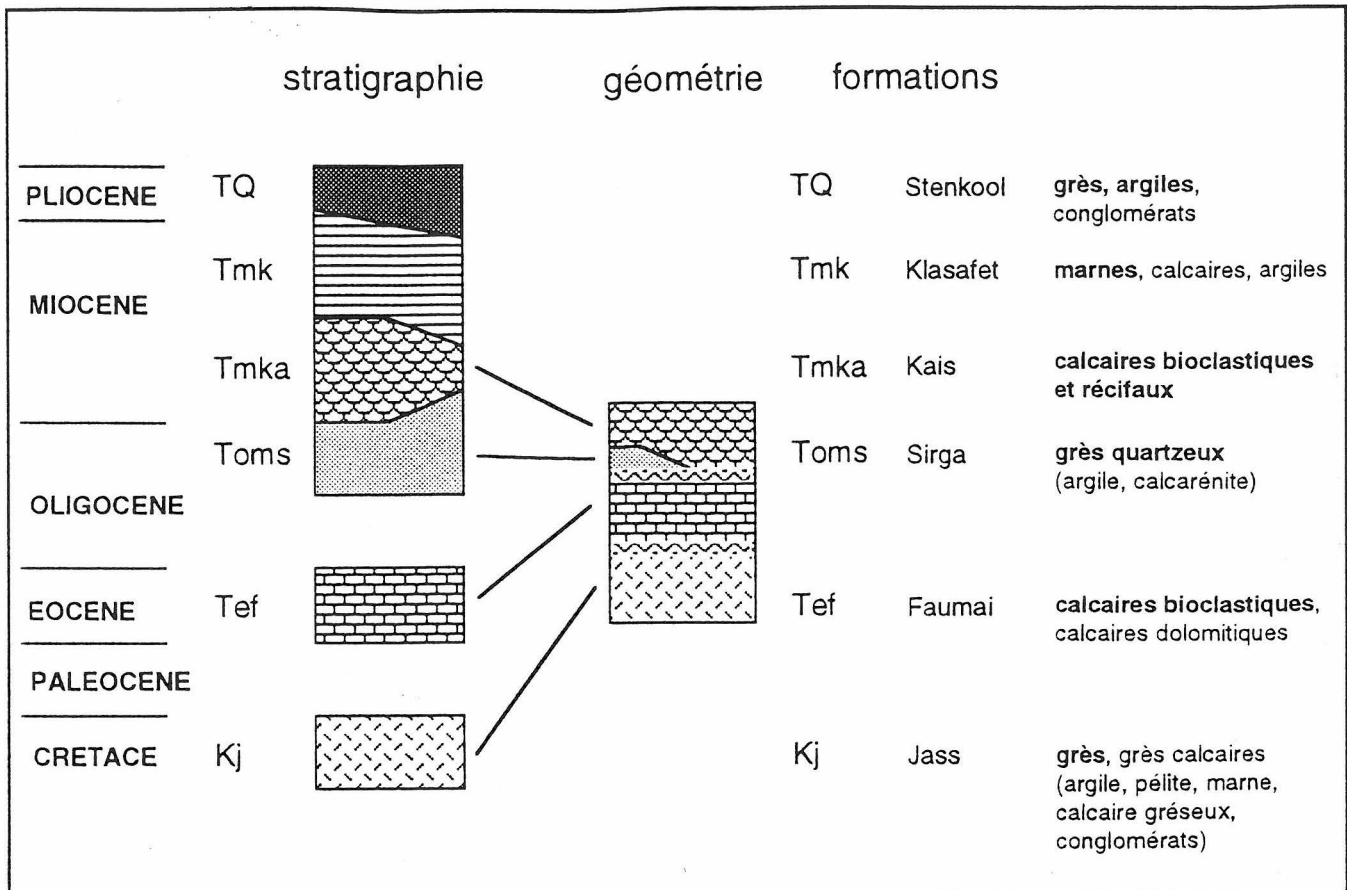


Fig. 6 : Lithostratigraphie du bloc Kemum.

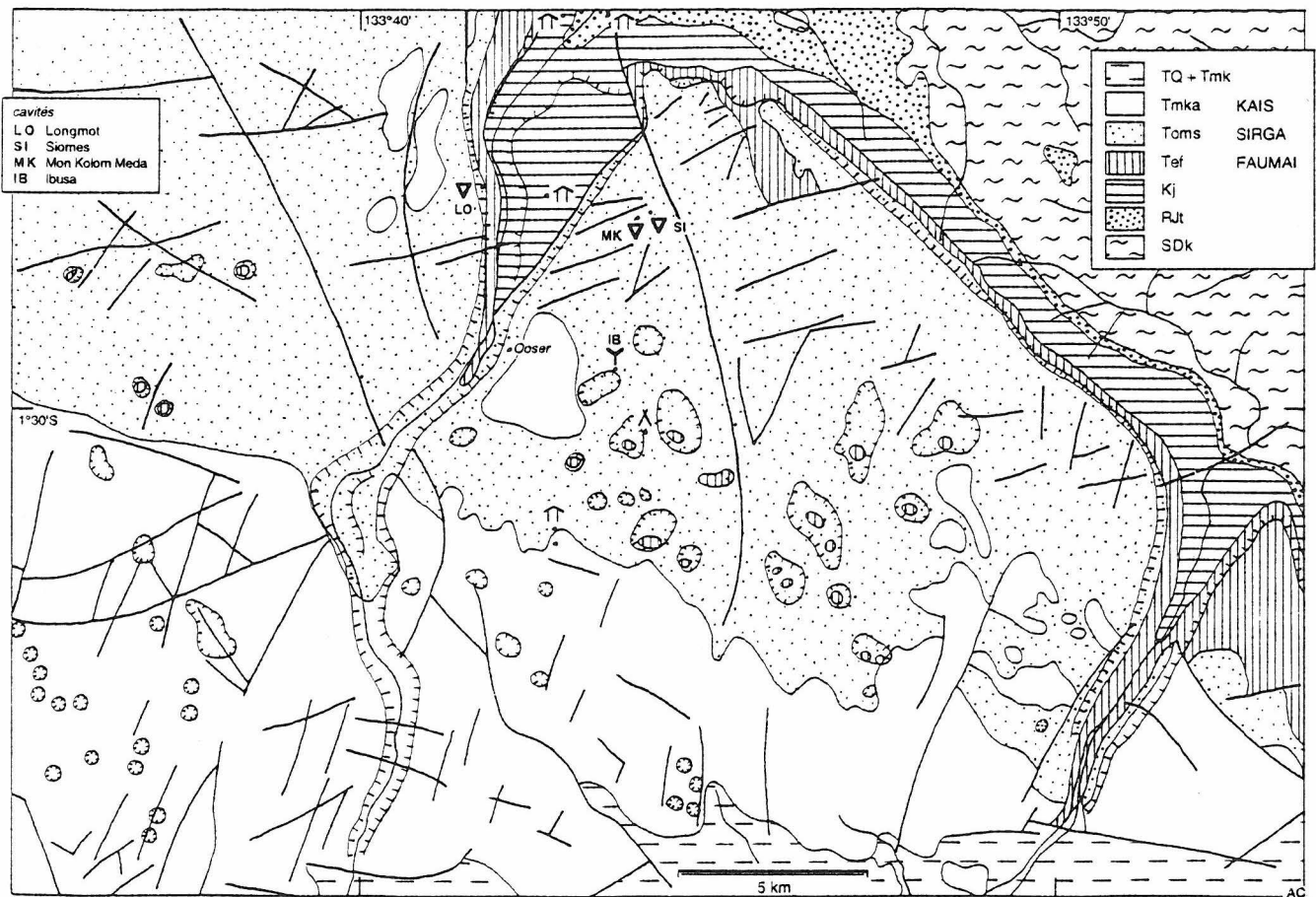


Fig. 7 : Carte géologique schématique.

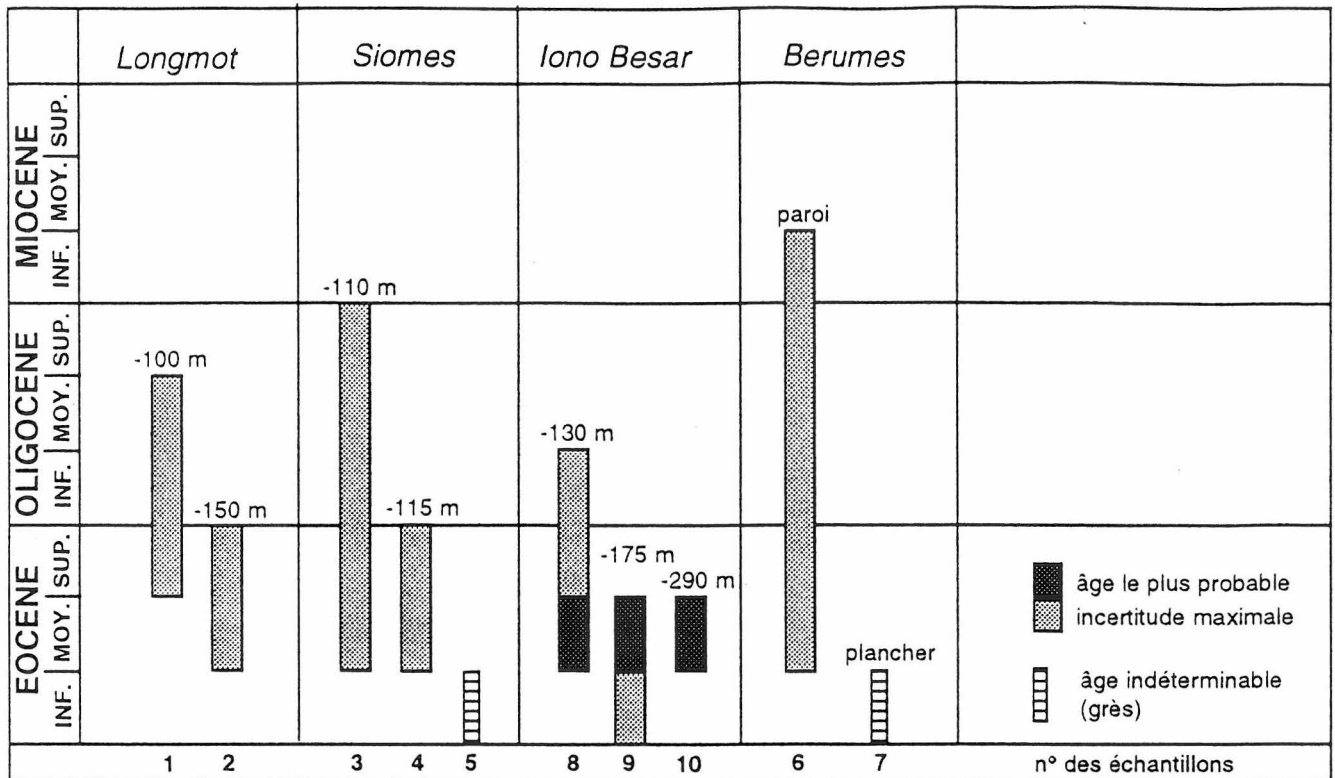


Fig. 8 : Positionnement stratigraphique des échantillons des cavités karstiques.

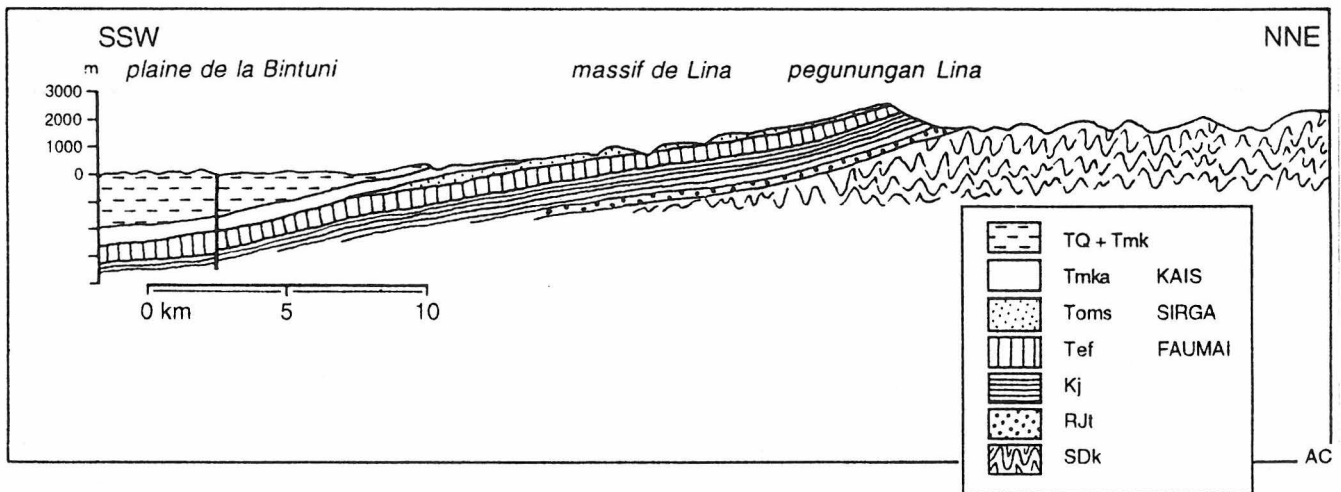


Fig. 9 : Coupe géologique du massif de Lina.

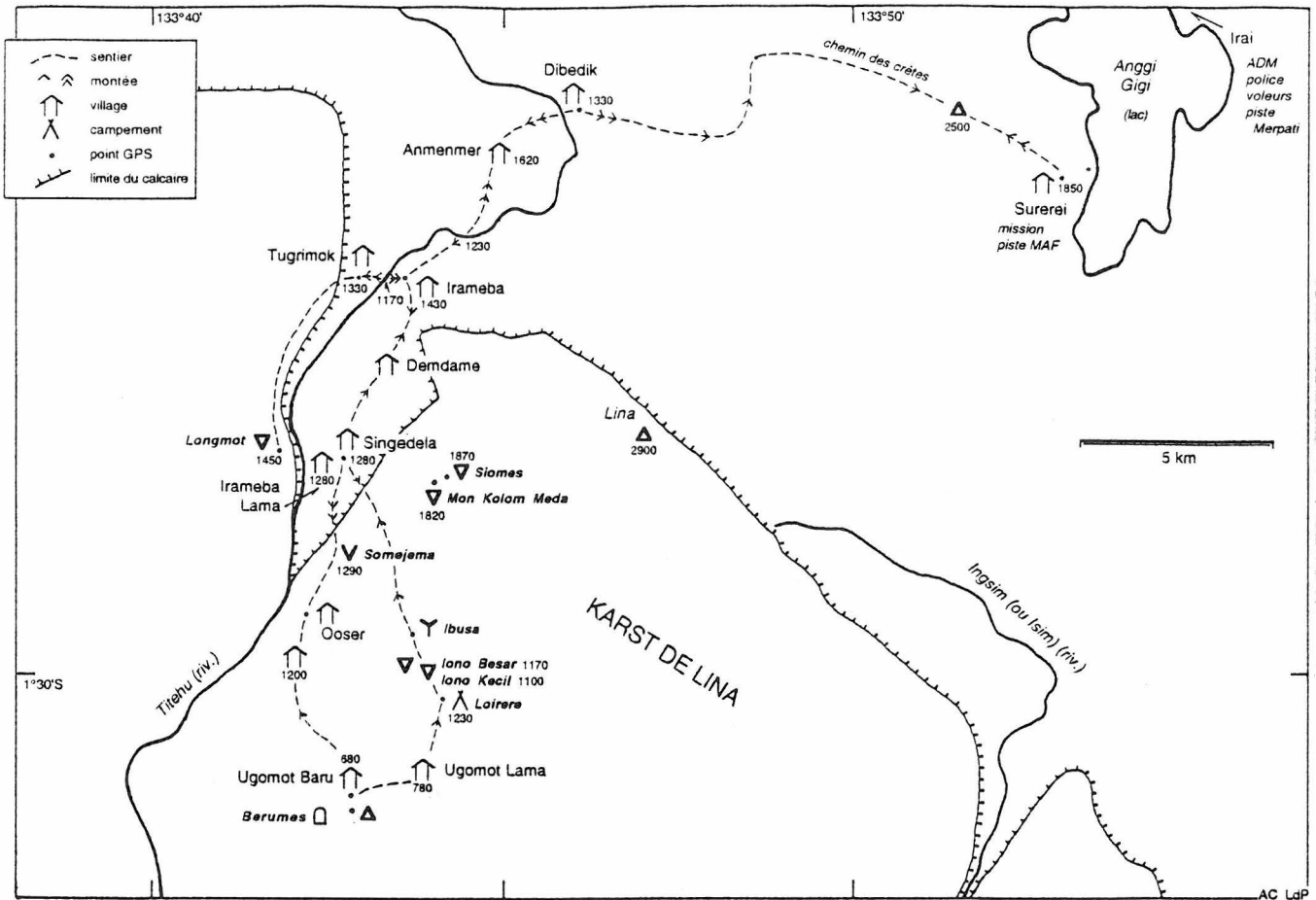


Fig. 10 : Itinéraires, toponymie, cavités.

SITUATION ET ITINERAIRES

tbl. 3 : Coordonnées GPS "Magellan" (Transverse Mercator Projection).

site	x	y	z	z altimètre
<i>villages et sites</i>				
Surerei (piste avion)	374,9	9846,7	1991 à 2074	1850
Surerei (ponton bord lac)	375,6	9846,9	1945	
chemin crête Surerei - Dibedik	366,9	9849,8	2376	2450
Dibedik (confluent rivières)	362,2	9848,5	1378	1520
Irameba	357,5	9844,1	1539	1430
	357,5	9844,1	1515	1470
Singedela	355,9	9839,4	1370	1280
	355,9	9839,4	1258	1225
Ooser (étape Singedela - Ugomot)	354,9	9835,3	1257	
Ugomot Baru (centre)	356,1	9830,6	755	680
Ugomot (piton calcaire)	356,1	9830,2	801	
Loirere (camp)	358,5	9833,1	1323	1230
Tugrimok	356,3	9844,1	1455	1330
<i>phénomènes karstiques</i>				
lomes Siomes	358,6	9838,9	1850	1870
lomes Mon Kolom Meda	358,3	9838,8	2029	1820
	358,3	9838,7	1961	1790
Ibusa	357,7	9834,8	1340	
lomes Longmot	354,2	9839,6	1623	1450

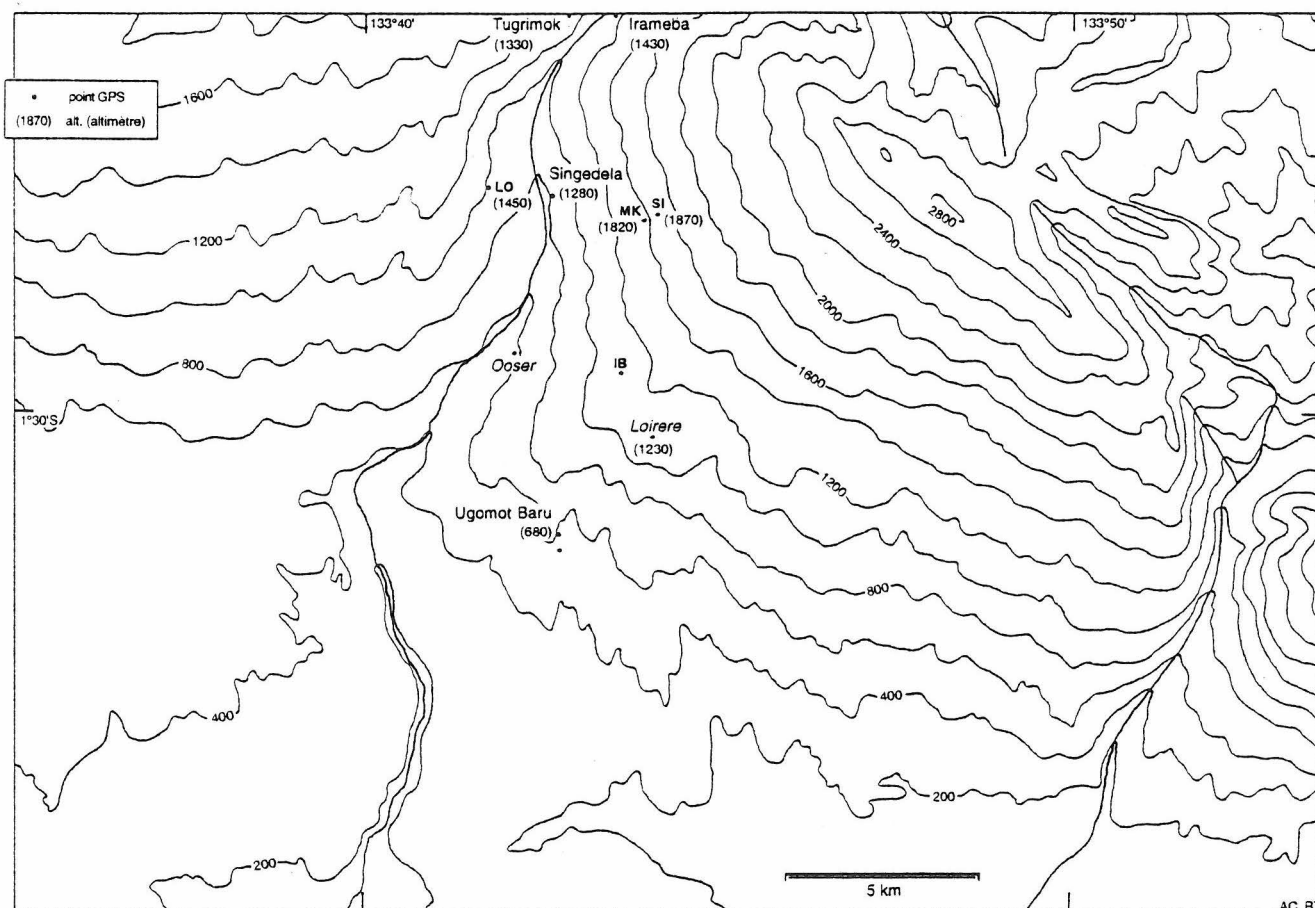


Fig. 11 : Orohydrographie du massif de Lina.

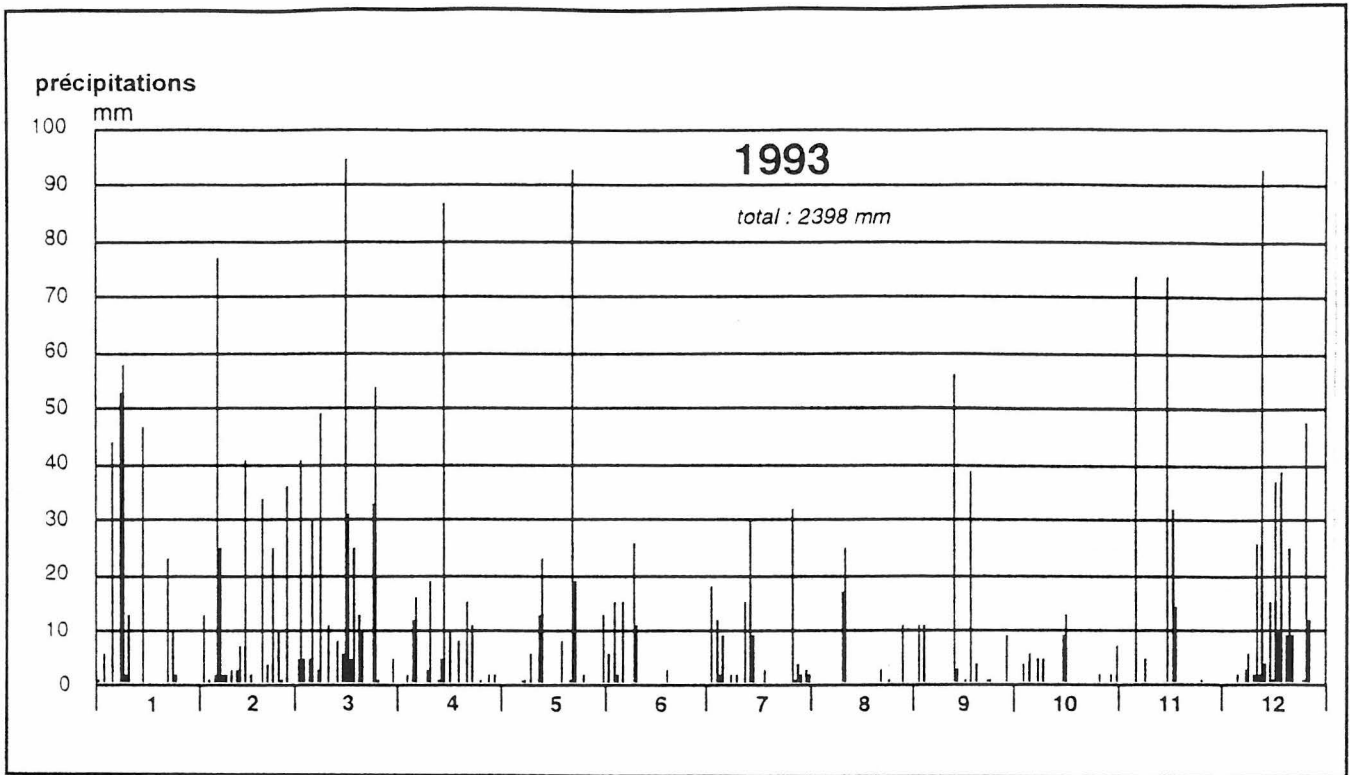


Fig. 12 : Pluviométrie 1993 à Manokwari.

LE KARST

(Alain COUTURAUD)

MORPHOLOGIE

Le massif karstique de Lina et ses voisins oriental et occidental font partie de ces karsts forestiers de basse et moyenne montagne (altitude de 0 à 3000 m) (Maire, 1990). La lithologie détermine deux morphologies très différentes :

- Un karst à dolines jointives associé à un fluvio-karst (petits bassins fermés) dans la formation du Faumai. Les lapiés sont rares, les sols sont épais.
- Un karst polygonal (conique et à pitons) dans le Kais. Les lapiés sont très fréquents et très prononcés, rendant la progression difficile, sur un tissu de racines.

ENVIRONNEMENT HUMAIN

Aucun village n'est situé sur le karst lui-même, tout au plus quelques maisons isolées. Les villages se répartissent sur le pourtour (Taosta, Horna dans la plaine) ou sur les flancs (Irameba, Dubeia). Ugomot est le seul village implanté sur le massif, sur les grès du Sirga. Cette faible occupation du karst ne signifie pas qu'il n'est pas utilisé. Des jardins peuvent s'y trouver, quelquefois à plusieurs heures de marche, d'innombrables sentiers le parcourent, liaisons entre villages, pistes pour la chasse, la cueillette, l'exploitation des matériaux pour la construction (bois de charpente, liane de ligature...). Les cavités karstiques sont toutes connues : les gouffres sont l'objet de superstitions tenaces, les grottes servent de "garde-manger", avec leurs hirondelles et chauves-souris ! Ces dernières sont très recherchées. Il en existe différentes espèces, petites et grandes (jusqu'à 1 m d'envergure).

RESULTATS SPELEOLOGIQUES

(Alain Couturaud)

MASSIF DE LINA

Secteur d'Irameba

LOMES DEMDAME

Du nom d'une maison isolée.

Situé sur l'itinéraire d'Irameba à Irameba Lama, à environ 1 h 20 d'Irameba, dans un secteur "cahotique". Plusieurs autres petits gouffres se trouvent à 50 mn d'Irameba.

alt. 1475 m.

Puits d'une trentaine de mètres ?

Localisé le 16/1/94, non descendu.

LOMES SOMEJEMA

Gouffre situé à 4 h 20 d'Irameba en direction de Disebla et Ugomot, à 50 m à droite du chemin, à flanc de versant. Probablement désigné d'après le mont "gunung Somejema".

alt. 1290 m.

Une doline cylindrique de 8 par 15 m, profonde de 5 m, avec un puits excentré d'un diamètre de 3 m. Les pierres jetées donnent une profondeur de 50 à 60 m, avec rebonds. Pas de courant d'air apparent ni d'hirondelles.

Localisé le 20/1/94 par M. Chocat, non descendu.

LOMES DERESOME

Du chemin de crête menant au gouffre Siomes, une descente très raide dans un vallon orienté SE-NW permet de l'atteindre, en plein versant rocheux.

alt. 1800 m.

C'est un cylindre parfait d'un diamètre de 10 m pour une profondeur estimée à une centaine de mètres. Le fond, en pente, est visible.

Localisé le 17/1/94, non descendu.

LOMES SIOMES

x 358,6 y 9838,9 z 1870

dén. : -130 m dév. : 190 m env.

Situation

C'est un gouffre du plateau, près de sa bordure occidentale, derrière la ligne de crête.

Chemin montant de Irameba Lama, ou Singedera. Derrière la crête, légère descente, traversée d'un ruisseau qui coule sous la couverture végétale, après un abri sous roche (point d'eau alimenté par un suintement dans les grès).

alt. 1870 m (campement au SE de la doline).

Description

La doline dissymétrique absorbe un ruisseau vers son point bas. La descente très raide dans la végétation permet d'atteindre le bord du puits (alt. 1850 m), profond d'une trentaine de mètres en cet endroit. L'éboulis descend dans deux directions opposées, sans suites pénétrables. La continuation est en fait quasi directe, sous de gros blocs, sous la forme d'un puits de 50 m débutant après un ressaut. Au fond, une fissure impénétrable, un ruissellement provenant d'une cheminée.

Exploration

16 et 17/1/94, J.-M. Blondeau, M. Chocat, A. Couturaud, L. de Pazzis.

Remarques

La doline s'ouvre dans les grès du Sirga. Des blocs de grès, fin et mal cimenté, se rencontrent dans les éboulis.

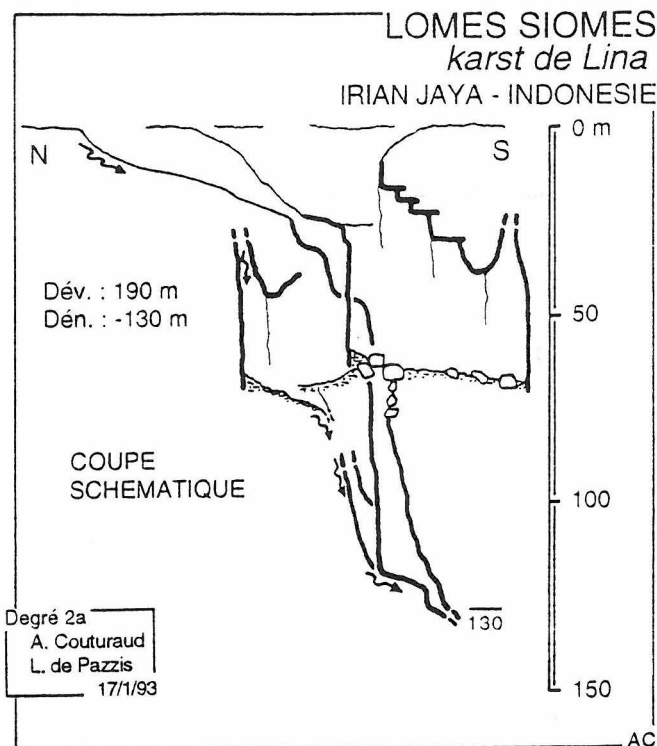


Fig. 13 : Lomes Siomes.

LOMES MON KOLOM MEDA

x 358,3 y 9838,7 z 1820

dén. : -80 m dév. : 120 m env.

Situation

A 20 mn au SW du gouffre Siomes. En poursuivant le chemin, on atteint le chemin de crête à l'alt. 1880 m. alt. 1820 m au bord S

Description

Doline dissymétrique et double avec une paroi verticale le long de laquelle cascade un ruisseau. Au bas de cet escarpement s'ouvre un porche (perte du ruisseau). Une courte galerie mène à une verticale estimée à une centaine de mètres, avec un faible bruit d'eau qui en remonte.

Exploration

18/1/94, J.-M. Blondeau, M. Chocat, A. Couturaud, L. de Pazzis.

Remarques

Colonie de petites hirondelles dans la galerie et d'abondants dépôts de guano.

Secteur d'Ugomot

LOMES IONO BESAR

x y z 1170

dén. : -300 m dév. : 380 m env.

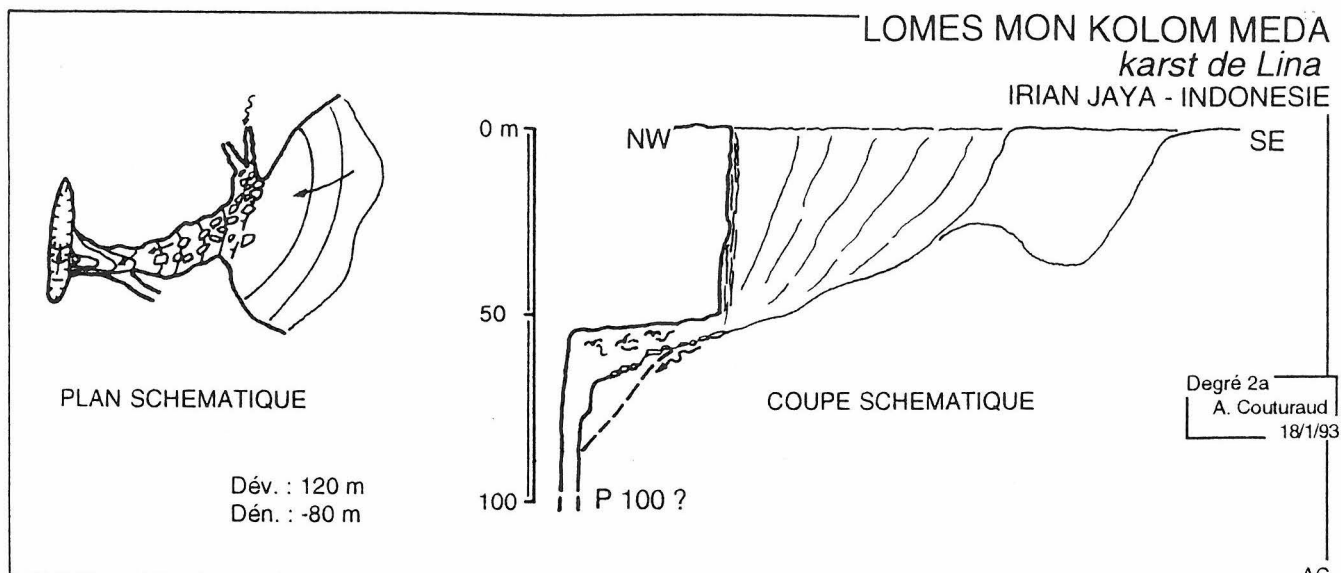


Fig. 14 : Lomes Mon Kolom Meda.

Situation

La vaste dépression de lono est située sur le côté W du chemin "rapide" reliant Irameba à Ugomot Lama. De ce village à lono, il faut compter 2 h de marche.

Cette dépression doit avoisiner le kilomètre de diamètre, pour une profondeur de peut-être 200 m. Il est d'ailleurs difficile de se faire une idée de son extension et de sa forme précise en raison de l'épaisse végétation. On peut parler de mégadoline. De nombreux ruisseaux issus des grès s'y perdent. Le gouffre lono Besar s'ouvre sur le flanc E de cette dépression.

alt. orifice : 1170 m (point bas du seuil de la doline d'entrée).

Description

La descente commence dans une brèche pentue qui rejoint la dépression encombrée de végétation où s'ouvre le puits. Cette verticale, de 50 m à cet endroit, mène à une pente d'éboulis sans suites. C'est au niveau d'un palier que ce trouve un passage, suivant une fracture, permettant d'aller plus profondément. Les puits s'enchaînent, d'abord de faibles sections, pour arriver sur une verticale de belles dimensions collectant les écoulements. Le fond est encombré de blocs où l'eau s'infiltré. Un puits adjacent permet de descendre un peu plus, mais il est également obstrué par des blocs.

Exploration

22-24/1/94, M. Chocat, A. Couturaud, L. de Pazzis, C. Schmitt, B. Tourte.

Remarques

Fond : calcaire à nummulites et fossiles divers, avec des passées à enduits ferrugineux et marneux, type "hard ground". Pendage de 10-20° vers le SW. Zone fracturée SW avec stries et calcite.

Grandes chauves-souris et hirondelles dans le puits d'entrée, criquets, sangues jusqu'à -150 m.

LOMES IONO KECIL

x y z 1100

dén. : -120 m dév. : 150 m env.

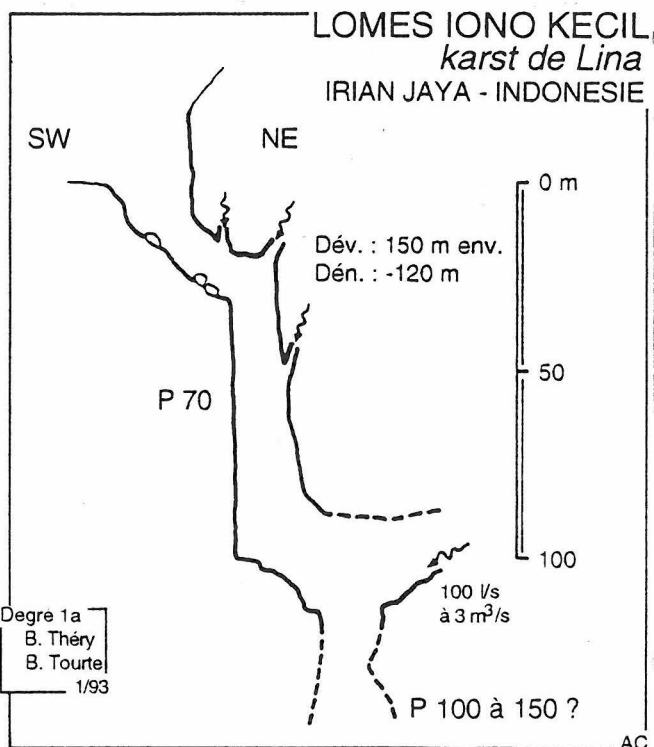
Situation

A un quart d'heure (ou 50 m) de lono Besar, et une vingtaine de mètres plus bas (?), dans la même grande dépression.

alt. orifice : 1100 m.

Description

Une pente aboutit à un puits d'environ 70 m. Quelques ressauts, et c'est une verticale estimée à 100 - 150 m, qui n'a pas été descendue du fait de l'arrivée inopportune de paquets d'eau ! Il est probable que ce puits aboutisse dans lono Besar (distance et direction en accord).



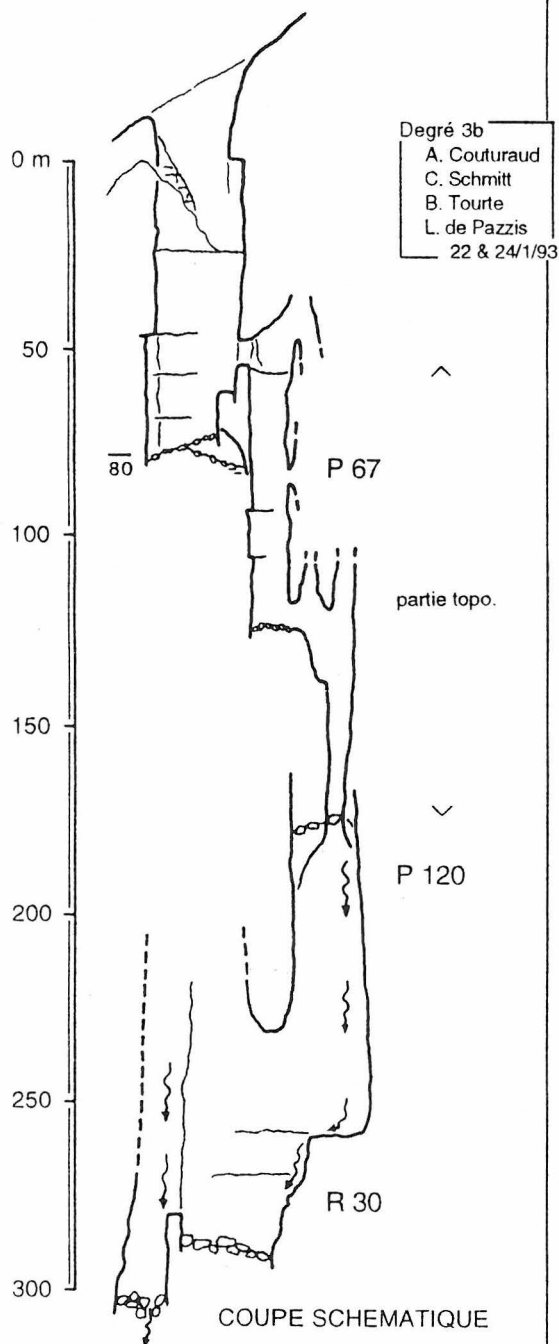
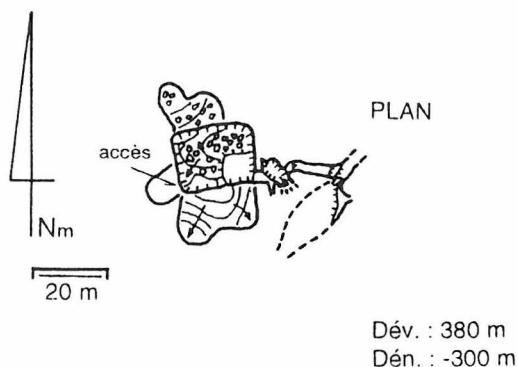
Exploration

23-24/1/94, J.-M. Blondeau, B. Théry, B. Tourte.

Remarques

Lors de la crue du 24/1/94, les plus fortes pluies ont eu lieu vers 15-16h. La crue dans lono besar a commencé vers 16h, celle dans lono kecil à 15h, avec trois vagues successives à 10-15 mn d'intervalle. Les temps de réponse sont donc très réduits. Il faut dire que le terrain était préparé par les pluies des jours précédents.

LOMES IONO BESAR
karst de Lina
IRIAN JAYA - INDONESIE



LOMES BERUMES

x 355 y 9829 env.

Situation

Depuis Ugomot Baru, Il faut traverser la rivière Cirka (ou Sirga) vers l'W, passer une première petite crête (jardins), redescendre sur la vallée de la Tohomeini (un peu plus petite que la Cirka et également sur les dalles de grès), passer au-dessus de sa perte diffuse, obliquer au S, passer une 2ème crête plus raide, redescendre dans une vallée encaissée entre des falaises et suivre vers l'aval (S). Le porche est à quelques centaines de mètres sur le flanc gauche de cette vallée sèche. Il faut 1 h de marche depuis Ugomot par un mauvais sentier.

Description

Vaste porche au bas d'une falaise. Une descente sur une trentaine de mètres d'un éboulis mène à la rivière qui sort d'entre les blocs. Elle suit une galerie large de 5-6 m, haute de 3-4 m en son début, pentée de 10-20° vers le S. Après une cinquantaine de mètres, l'arrivée d'un affluent en rive gauche, de même morphologie, double les dimensions de la galerie. L'exploration a été réalisée sur une centaine de mètres, la suite est toujours vers le S, avec une pente identique. La rivière coule sur les grès du Sirga, les galeries sont dans le Kais.

Exploration

25/1/94, L. de Pazzis, J.-M. Blondeau.

Remarques

La perte de la rivière Tohomeini (0,5 à 1 km au N) pourrait venir grossir cet écoulement. Le site de Diesis pourrait être la résurgence, à quelques heures au S. Il s'agit probablement de la vallée en boutonnière visible sur les photos aériennes, 2 à 3 km au S, qui semble un vaste regard sur une circulation.

MASSIF DE "LONGMOT"

LOMES LONGMOT

x 354,2 y 9839,6 z 1450

dén. : -360 m dév. : 380 m env.

"Un des gouffres repérés en 1992 s'ouvre à 1540 m d'altitude. Il débute par un puits estimé à 170 m, dans lequel se jettent trois ruisseaux, dont les eaux résurgent visiblement 1400 m plus bas, à environ 10 km au sud..." (plaquette de présentation de "Irian 93"). Le phénomène s'avérait prometteur...

Situation

Le village de Tugrimok est situé en face d'Irameba, en rive droite de la Titehu. Le chemin allant à Longmot suit le versant vers l'aval, avant de monter sur le plateau. Il faut compter 2 h 30 de marche. alt. 1450 m.

Description

L'orifice est un trou béant qui perfore la dalle de grès. Trois ruisseaux s'y déversent. Le côté NW est abrupt tandis que le côté opposé est une pente raide qui permet de descendre de 25 m jusqu'à une vire. Le puits cylindrique, d'un diamètre d'une vingtaine de mètres, se poursuit latéralement par une "fissure" où s'est effectuée la descente. Là, un seul ruisseau ! D'énormes blocs coincés déterminent des paliers, qui font rejoindre le puits principal. Les ruisseaux n'atteignent pas le fond, ils s'éparpillent en une pluie. L'un d'eux offre le spectacle d'une gerbe qui tournoie

Fig. 16 : Lomes Iono Besar.

dans le vide en une vrille avant de disparaître, sous forme de gouttelettes... La base de cette verticale de 330 m est un fond plat. Un conduit en part, des troncs pourris coincés dans le haut de la fissure témoignent de la violence des crues. Quelques ressauts et puits mènent à -360 m où le conduit se divise en deux puits de modestes dimensions, le fond laissant entrevoir des laisses d'eau.

Exploration`

1/92, B. Théry.

17/1/93, C. Schmitt, B. Tourte, B. Théry.

29/1/93, A. Couturaud, L. de Pazzis, B. Tourte.

Remarques

Calcaire à nummulites, échinodermes dans la dernière partie (inférieure) du P 330.

Grandes chauves-souris dans le puits adjacent.

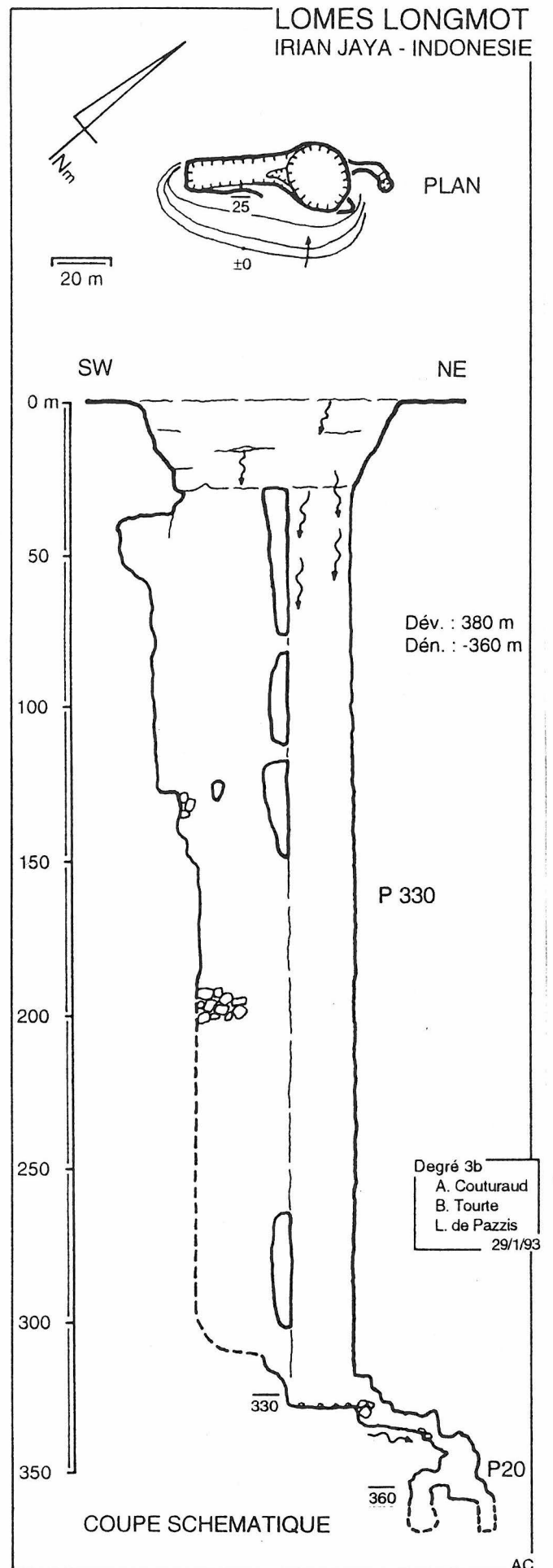


Fig. 17 : Lomes Longmot.

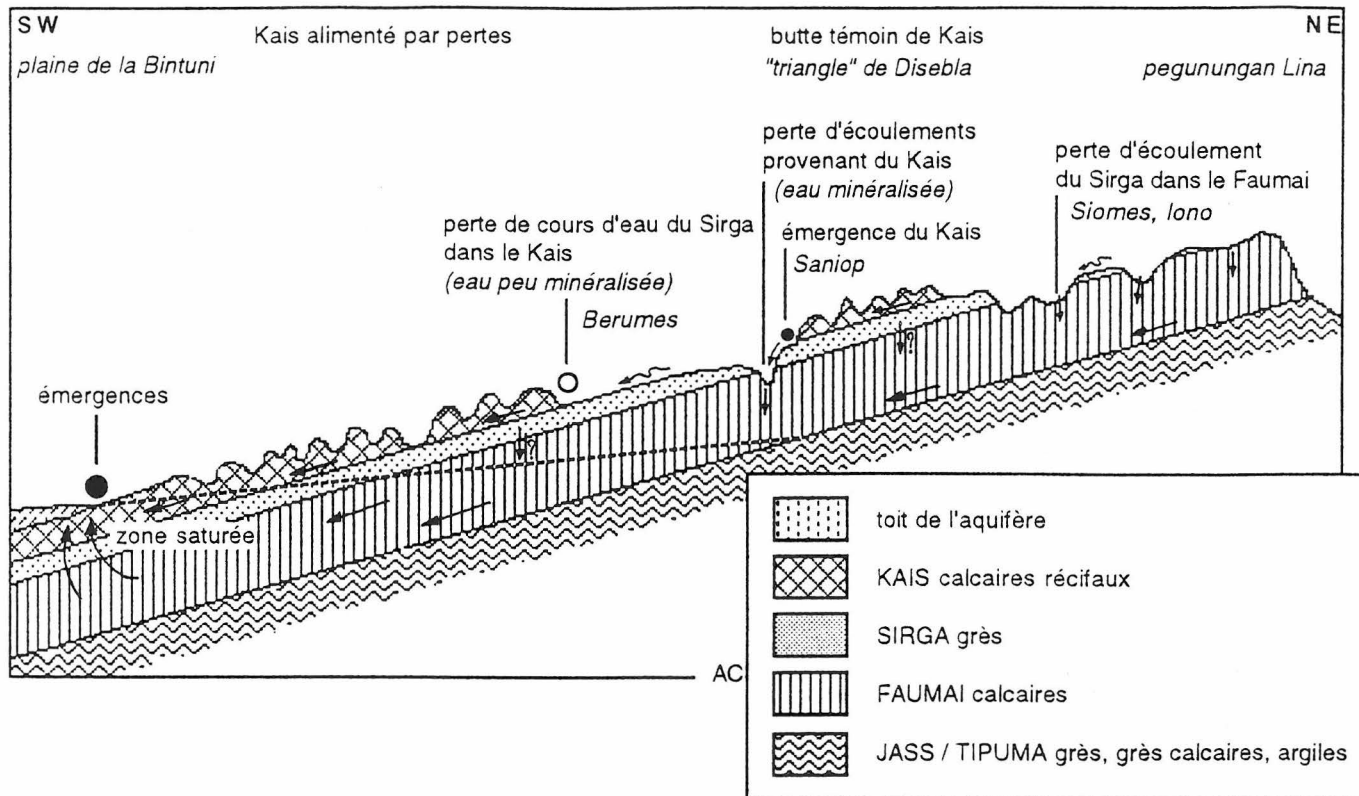


Fig. 18 : Coupe hydrogéologique synthétique.

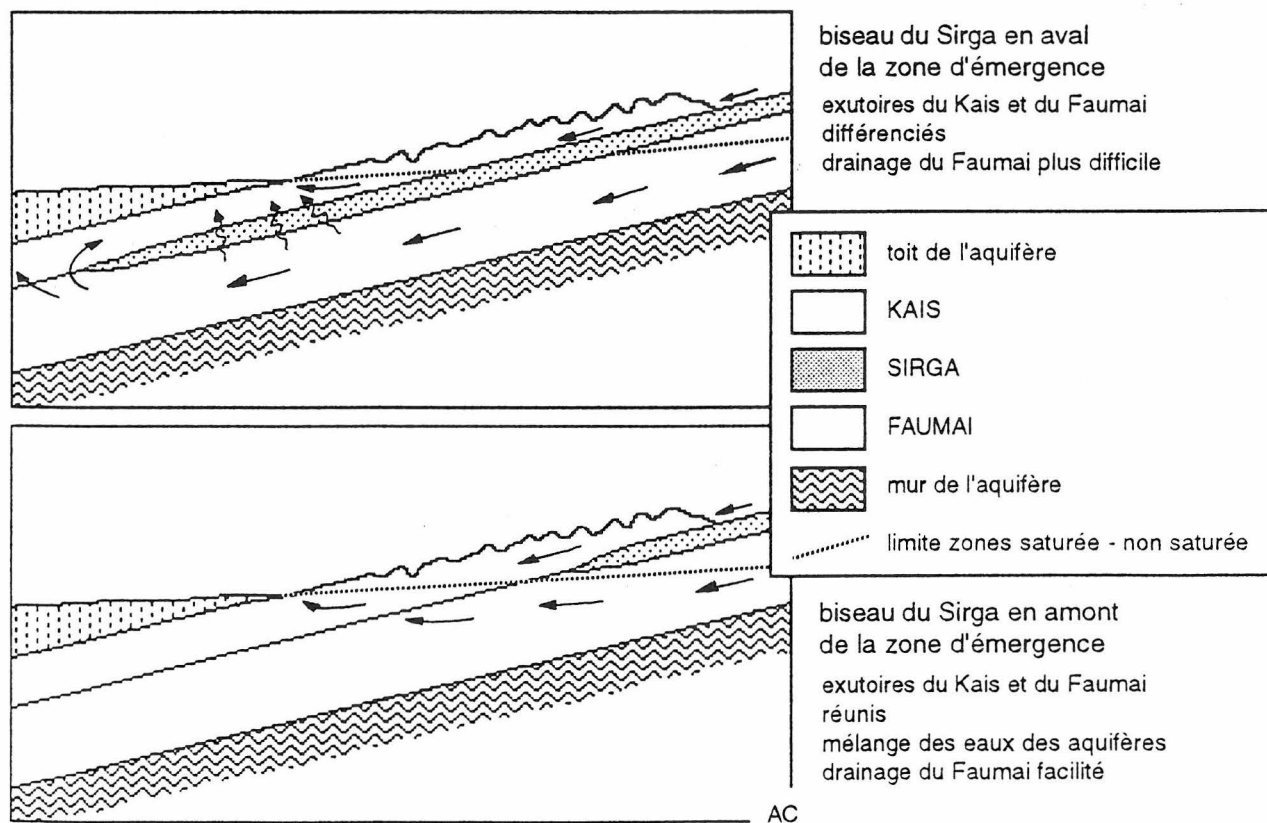


Fig. 19 : Hypothèses hydrogéologiques selon la position du biseau de la formation Sirga.

ASPECTS HYDROGEOLOGIQUES

(Alain Couturaud)

L'UNITE HYDROGEOLOGIQUE

Le massif de Lina est un panneau large de 20 km, long de 10 à 20 km, incliné vers le SW. La limite est lithologique vers le NE, point haut du massif : les couches karstifiables sont érodées. Les limites E et W sont déterminées par deux cours d'eau traversant les formations par de profondes gorges (rivières Titehu à l'W, Ingsim à l'E). La limite S correspond à l'enfouissement des calcaires sous des formations imperméables ou semi-perméables. C'est là que se situent les émergences, à la limite du Kais. Le potentiel hydraulique est considérable : le point culminant, Lina, est vers 2900 m (2800 à 3100 m selon les cartes !), les exutoires sont entre 80 et 100 m d'altitude.

LES FORMATIONS AQUIFERES

Le karst intéresse en fait deux formations calcaires, le Faumai et le Kais, séparées par une formation plus imperméable constituée principalement de grès, le Sirga.

La formation supérieure, le Kais, a été érodée sur la partie élevée du massif. Seuls subsistent quelques reliefs résiduels, bien visibles par leur morphologie de karst conique ou à pitons. Le niveau de grès du Sirga draine les écoulements superficiels, et détermine une morphologie en chevrons. L'érosion peut atteindre la formation sous-jacente, le Faumai, créant alors des points de pertes et de grandes dépressions. Les pertes peuvent également se produire au niveau de fractures décalant le Sirga, ou d'effondrements liés au karst du Faumai et perçant le Sirga. Les écoulements superficiels du Sirga peuvent aussi se perdre au contact du Kais, quand celui-ci est en continuité (fig. 18).

Cette structure détermine deux systèmes de drainage superposés, au moins dans la partie amont.

UN OU DES AQUIFERES ?

Ces deux formations aquifères sont-elles totalement indépendantes ? Rien n'est moins sûr.

- Aucune émergence importante n'a été repérée dans le Faumai, même au point de potentiel maximum, c'est-à-dire à l'endroit où cette formation disparaît sous la plaine (niveau de base de l'aquifère) au débouché de la gorge de la rivière Ingsim.

- Le Sirga n'est pas uniquement composé de grès quartzeux. Des passées calcaires existent. En outre, la karstification est possible dans les grès quartzeux en milieu tropical (les karsts de la formation Roraima, au Venezuela, sont bien connus), en raison de la température élevée de l'eau (même si elle ne fait que 18° vers 1300 m d'altitude) et de l'importance des précipitations. La rivière Sirga, à Ugomot, présente des sous-écoulements dans des conduits creusés dans les grès. Et l'intense fracturation du massif ne peut que faciliter la karstification.

- L'absence d'émergence importante sur le pourtour du relief résiduel de Kais situé au N d'Ugomot ("triangle" de Disebla), bien qu'il ait une superficie de quelque 5 km² (tout juste une petite source - Saniop

- sans rapport avec le karst supposé), semble indiquer que les écoulements traversent le Sirga à ce niveau. De même, dans la zone d'émergence, les écoulements du Faumai pourraient traverser le Sirga pour rejoindre l'aquifère du Kais, par le jeu de la fracturation, notamment par le décalage du Sirga. Néanmoins, des circulations suivent le contact Kais - Sirga (perte de Berumes à Ugomot).

- Le Sirga se bisaute vers le S, les deux formations calcaires se trouvent alors directement superposées. Ce phénomène semble se réaliser au niveau de la zone orientale d'émergence, comme le montre la cartographie, au débouché de la rivière Ingsim. La position du biseau n'est pas connue avec certitude plus à l'W. Deux cas, impliquant des comportements hydrologiques différents, peuvent être conçus, selon la position du biseau (fig. 19). Un biseau situé en aval de la zone d'émergence fait supposer un drainage plus difficile pour le Faumai en raison des pertes de charge, ce qui laisse entrevoir une moindre karstification (ou du moins une hiérarchisation moins évoluée), au niveau de la zone saturée. Au contraire, un biseau situé en amont de la zone d'émergence faciliterait le drainage du Faumai et le mélange des eaux des aquifères, ce qui suggère de plus grandes possibilités spéléologiques. Ces deux modèles peuvent coexister selon les conditions locales, le long de la zone d'émergence. On peut considérer que le premier modèle a une plus grande probabilité d'avoir des émergences différenciées (Kais et Faumai). Il faut prendre ces hypothèses comme une base de travail, la chimie des eaux et les résultats spéléologiques pouvant apporter des éléments en faveur de l'un ou de l'autre modèle.

- Des écoulements en aval de la zone d'émergence ("fuites" du système) ne sont pas impossibles, mais ne peuvent être que faibles, étant donné l'épaisseur de la série susjacente et le faible gradient (1,5 ‰) jusqu'à la mer.

EXISTENCE D'UN KARST NOYE ?

Le drainage du Faumai a plus de chance de se faire en régime noyé que celui du Kais, mais ce dispositif est lié à la position du biseau affectant le Sirga. Les karsts de Nouvelle-Guinée ont subi une évolution rapide en relation avec la surrection des massifs montagneux, et les niveaux de drainage sont même parfois perchés, la karstification n'ayant pas le temps de suivre ! (Maire, 1990). Il est donc peu probable qu'une karstification se soit développée sous le niveau de base, sauf sous la contrainte d'une structure particulière ou d'une fracturation non homogène, plus favorable en profondeur.

ASPECTS DE LA PHYSICO-CHIMIE DES EAUX

Seules la température et la conductivité ont été mesurées, mesures simples et rapides, en accord avec la légèreté de nos investigations et qui peuvent néanmoins apporter des résultats intéressants.

La température des eaux du massif de Lina est fonction de l'altitude (fig. 20). Le gradient obtenu est

de 0,5°C par 100 m, donc identique au gradient atmosphérique. La température des eaux karstiques est entièrement sous la dépendance de l'altitude, ce qui signifie que le karst est aéré. Les autres points (eaux de surface de la région d'Angi) montrent des températures comparativement plus élevées, pouvant s'expliquer par la participation d'aquifères non karstiques pour lesquels joue le gradient géothermique, par le réchauffement par insolation, ou par un microclimat local. La source d'Irameba, bien que située sur le massif de Lina, ne s'apparente pas aux eaux du karst. Elle est en effet issue du soubassement de la série calcaire (grès). La relation température - altitude peut donc être un moyen de détermination des eaux karstiques.

La conductivité permet également une distinction. Les eaux du massif karstique sont peu ou

moyennement minéralisées : les écoulements sur les grès sont très peu minéralisés (15 µS/cm pour la rivière Sirga), mais la minéralisation s'acquiert rapidement (42 µS/cm à la perte de la Sirga, 78 µS/cm à - ? m dans le gouffre Siomes). Les eaux des exutoires du Kais sont moyennement minéralisées (176 µS/cm à la source Saniop).

Ces données très ponctuelles ne peuvent être qu'indicatives, des mesures devront être réalisées sur des points complémentaires et lors de divers épisodes hydrologiques. Les caractères des karsts tropicaux sont en effet beaucoup moins bien connus que ceux de nos régions tempérées et les comparaisons peuvent amener une meilleure compréhension de leur fonctionnement et de leur genèse. Le climat équatorial, grâce à sa régularité, permet d'éliminer le "signal" saisonnier.

tbl 4 : Température et conductivité des eaux.

site		date	temp. °C	cond. µS/cm	alt. (orifice) m	prof.	débit l/s
Jakarta	robinet	4/2/93	28,7	266	10 ?		
Manokwari	robinet	6/1/93	27,7	511	0		
	bac	6/1/93	27,5	518	0		
	eau bouillie	6/1/93		207	0		
Irai	rivière	9/1/93	18,5	26,5	1850		
Surerei	lac d'Angi	10/1/93	21,0	31,0	1830		
Surerei	ruisseau S école	10/1/93	17,0	31,8	1850		
Dibedik	rivière Titehu	13/1/93	19,1	30,6	1520		
KARST DE LINA							
lomes Siomes	base P. (1800 m)	17/1/93	14,6	78,5	1875	-75	0,5
lomes Mon Kolom Meda	base doline	18/1/93	15,3	32,9	1790	-60	0,5
source Saniop		20/1/93	17,8	176,0	1330		5
rivière Sirga	amont Ugomot	21/1/93	20,2	15,4	830		50
lomes Berumes	Ugomot	25/1/93	21,0	42	600 estimé		
Irameba	source lavage	30/1/93	18,7	365	1430		

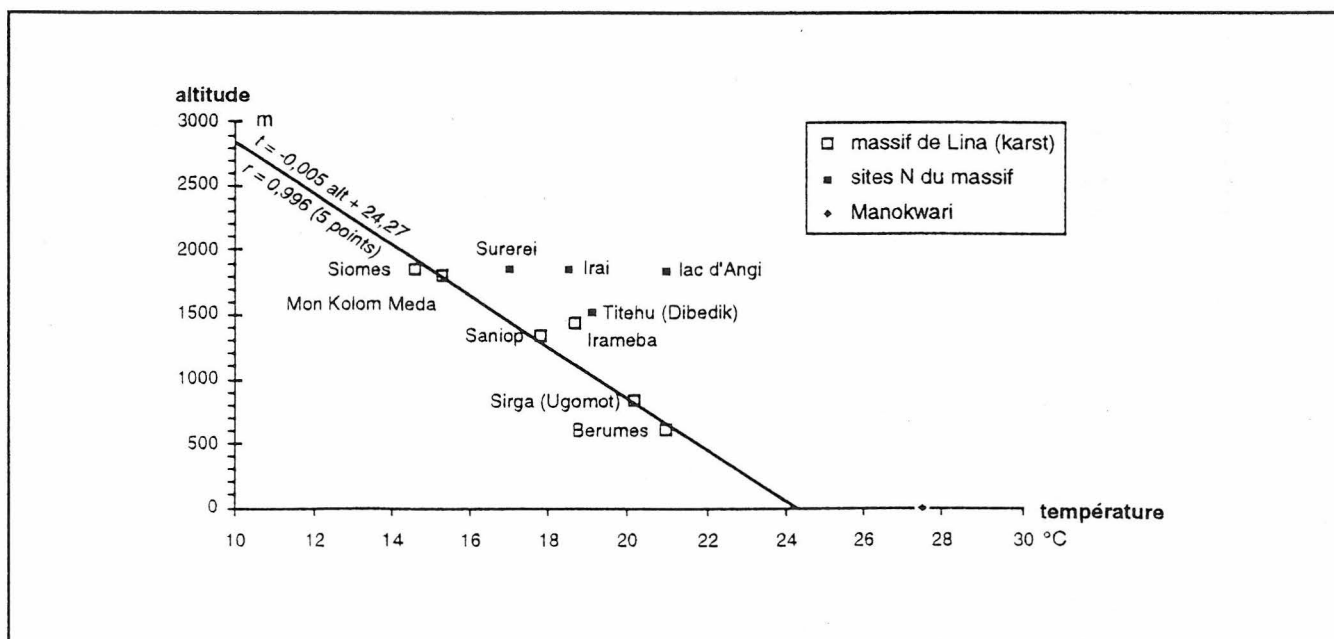


Fig. 20 : Diagramme Température / altitude des eaux.

(Alain Couturaud)

Une approche laborieuse

Samedi 2 janvier 1993 : 14h20 . Un "gros oiseau de métal à moteur", en langage papou, décolle de Roissy. Dix-sept heures d'avion nous attendent, agrémentées d'escales à Abu Dhabi et Singapour et de nombreuses "dinettes" et siestes pour la première destination, Jakarta, capitale de l'Indonésie. La routine pour certains, la découverte pour d'autres.

Dimanche 3 janvier : A 14h (locale), enfin la motteur tropicale et l'odeur épiciée de Java. Les bagages, un monceau, sont récupérés. Mais où sont les bidons ? De gros bidons, blancs et rouges, de 60 l, au nombre de sept, autant que nous, qui ne peuvent passer inaperçus ! A Roissy, ils n'avaient pu prendre le chemin habituel des bagages de soute, en raison de leur encombrement... Où sont-ils ? Attente... Plus rien ne circule sur le tapis. On nous dit qu'ils arrivent, qu'ils sont arrivés, qu'ils vont arriver ! Aux objets trouvés, questions sans réponses. A Paris ? Abu Dhabi ? Tokyo... ? Bruno et Louis vont en ville, ils auront à régler ce premier et nouveau problème, en plus des autorisations administratives pour nous rendre sur la "tête de l'Oiseau". Le reste de l'équipe essaie de dormir et de s'acclimater dans le hall climatisé de l'aéroport, vers les bureaux de l'"Administrasi", qui pour une fois sert à quelquechose.

Lundi 4 janvier : La nuit est courte pour un décollage à 5h ! Mais nous ne savons même plus quel jour nous sommes. Seulement 2h d'avion pour atteindre Ujung Pandang, sur la côte SW de Sulawesi (Célèbes). Là, retard pour le vol suivant, les conditions deviennent normales, on nous sert nos boîtes en carton du déjeuner dans le hall ! L'avion se fait encore un peu plus petit, un DC9 pour encore 2h. Nous survolons le sud des Célèbes, Ceram, le golf de Fac Fac, la plaine marécageuse de la Bintuni et ses rivières en crue aux méandres mouvants. L'exploitation forestière, "découverte" lors du séjour précédent en 1991, est en pleine expansion : les pistes gagnent du terrain., les trouées le rongent Le karst et la région des lacs d'Angi sont sous les nuages, rien de plus normal. Nous atterrissons à Biak sous la pluie. Biak, une île basse au nord de l'Irian, ancienne place forte des Japonais lors de la dernière guerre, les nombreuses pistes et installations militaires en témoignent encore. Maintenant, c'est une escale pour les vols longs courriers vers Honolulu, Los Angeles... C'est aussi une pêcherie, tenue par des Français il y a deux ans. Ils sont partis chasser la crevette dans les Célèbes, mais la pêche au thon continue, sous tutelle indonésienne.

Bruno nous appelle à l'hôtel habituel : les bidons ne sont toujours pas localisés ! Ils ne sont pas à Abu Dhabi, ni à Singapour, ni à Jakarta... Mais les "surat jalan" ("permis de marcher" ou autorisations) ont été obtenues et un GPS (Gadget Pleinement Sympathique) nous a été prêté par Total. Nos duvets sont dans les bidons, mais on peut se poser la question de l'utilité de la couverture sur le lit.

Mardi 5 janvier : Aujourd'hui, il est encore prévu un petit tour en avion, encore un peu plus petit (le tour et l'avion). Il est annoncé 10 kg au maximum de bagages par personne. Il y a deux ans, c'était 20 ! Mais finalement tout passe, soit 9 sacs de 10 à 20 kg pour nous cinq. Et il faut encore attendre. Le décollage du Twin Otter permet à l'un de nous de prendre une douche, grâce aux infiltrations de la pluie de la nuit dans le toit de l'appareil, où passent les câbles électriques ! L'atterrissage est un peu brutal, le pilote est un élève, espérons qu'il réussira à apprendre. Manokwari, petite ville de la côte nord-est de la "Tête de l'Oiseau". Le temps couvert ne permet pas de voir la haute chaîne. Malgré notre maquillage d'hommes blancs, nous sommes reconnus. Il faut dire que le tourisme n'est pas ici une activité des plus développées. Notre résidence, le "Iosmen Mulia" n'a pas changé. Au restaurant, les boissons fraîches sont toujours rares, le "nasi goreng" (riz frit) est succulent, bien pimenté et bourré d'oignon. Après tant d'épreuves, la sieste s'impose, d'autant que tout est fermé jusqu'à 18h. La ville s'éveille en soirée, quand les marchands ambulants s'installent au coin des rues. On trouve de tout, surtout ce que l'on ne cherche pas. Le marché est un endroit étonnant, un amoncellement de fruits, fringues, objets divers dans une odeur très soutenue... On trouve même des couturiers, pour recoudre un pantalon neuf de marque française. L'Asie est le pays du sourire mais l'emplacement de la dite réparation prête aussi à rire.

Un nouvel appel de Bruno nous apprend que les bidons ne sont pas à Paris. Ils voyagent toujours, mais sans nous. Nous faisons le point du matériel. Il ne manque finalement pas grand chose pour pouvoir aller sous terre, le plus cruel étant les duvets (un seul est sauvé) et les chaussures (Claude n'en a qu'une, une chaussure et non une paire, une droite et en 42, ce qui n'est pas la pointure courante des unijambistes de la région).

Mercredi 6 janvier : Le réveil est assuré, avant l'aube, par la mosquée toute proche. Nous avons droit à la version occidentale du petit déjeuner et non au traditionnel "nasi goreng". Pour une fois, le thé et le café ne sont pas sucrés d'avance, ce qui évite de boire du sirop. Nous nous répartissons dans les magasins pour noter nos achats et essayer de ne rien oublier. On y trouve de plus en plus de choses, jusqu'au papier hygiénique (inconnu il y a deux ans) en passant par les ciseaux pliants idéaux pour nos pharmacies individuelles. Bruno reste à Jakarta pour élucider le mystère des bidons, tandis que Louis doit arriver vendredi. La MAF (Missionary Aviation Fellowship, compagnie aérienne des missionnaires protestants) nous assurera le transport de 210 kg de fret d'une rive à l'autre du lac d'Angi, ce qui soulagera les pirogues et notre porte-monnaie. En fin d'après-midi, nous commençons les achats de nourriture et objets divers, passons commande de "sacs à viande", ustenciles très intrigants pour le couturier. Le téléphone est toujours mis à contribution dans la quête des bidons : rien en France, donc pas de retour à l'expéditeur, ni à Jakarta. A 22h, l'enquête

avance : les bidons sont à... New-York ! Ils doivent arriver soit par Paris, soit par Honolulu. Bruno les attend à Jakarta.

Jeudi 7 janvier : Une virée dans l'arrière pays nécessite des liasses de petites coupures, pour le paiement des portages, des nuitées et denrées fraîches. Une visite à la banque s'impose donc. Cette année, ce sont les billets troués qui ne sont pas acceptés ! Les trous d'épingle dans les billets français laissent les banquiers très perplexes quant à la validité de cette monnaie. Le manège dure un long moment, mais rien n'y fait, impossible de tout changer. Nous repartons tout de même avec un sac à dos de petits billets indonésiens, dont l'état de certains ferait plutôt penser à de la pâte à papier en cours de recyclage. Pour remplacer le contenu des bidons qui se font attendre, nous trouvons un casque de moto, des gants, des bâches... tandis que Louis s'acharne à Jakarta à mettre la main sur des duvets, des chaussures en grandes pointures, des raretés en ce pays. La bouffe au restaurant et l'ardeur du soleil entraînent inévitablement la sieste. Ce sont les dernières nouvelles de Bruno qui nous en sortent : il est assis sur les bidons, soit deux jours d'avance ! Nos derniers achats dévalisent quelques rayons du supermarché du coin. La bouffe est conditionnée et les charges s'empilent.

En route pour le karst

Vendredi 8 janvier : Le réveil a lieu en même temps que la mosquée, à 4h30 ! Le taxi commandé pour 5h n'arrive pas. 5h30, toujours personne... La voiture de l'hôtel ? Les clés ne sont pas là et le prix est exorbitant. Bernard va à la station de taxis, déserte. Un taxi passe par hasard, il est d'accord pour nous conduire à l'aéroport. Deux voyages ? Pas la peine, Les 8 cartons, 17 sacs à dos, 25 kg de riz, 4 gamelles et nous 5 arrivons à rentrer dans le dit véhicule ! A l'aéroport, le pesage donne 311 kg, soit 165 kg d'excédent. Le temps est dégagé et nous décollons à 7h. Les crêtes captent les premiers rayons du soleil, dévoilant un dense réseau de sentiers et quelques maisons accrochées sur les pentes. Les lacs se cachent sous un voile de nuages. Les vingt minutes de vol nous amènent à Irai, sur le bord du lac d'Angi, à l'altitude de 1830 m. Nous sommes vite très (trop) entourés de visages mats aux grands yeux interrogateurs. Des bouquets de fleurs prennent notre place dans l'avion qui redécolle (he non, elles n'étaient pas pour nous !). C'est la production locale. Le "camat" (sous-préfet) est à Manokwari, mais on nous a reconnu et notre local de stockage de matériel (laissé il y a deux ans) nous est ouvert. Un bidon a été visité et la pharmacie dévalisée. Des gosses sans doute... Rangement, conditionnement, charges à 12 kg avec une balance de fortune, déshuilage de la quincaillerie, voilà qui va nous occuper. Un petit vieux nous fait du feu et va couper du bois, ça lui prendra l'après-midi. La nuit tombe vite, la fraîcheur avec. Mais elle n'est pas au point de nous empêcher de prendre le repas en terrasse ! Notre pépé est en extase devant la lampe à acétylène et ne doit pas trop comprendre nos fous rires qui continuent, après que l'un de nous ait été persuadé ce matin que des vélos remplaceraient le taxi.

Samedi 9 janvier : La nuit a été glaciale et inconfortable, sans matelas ni duvet : sac à viande et bâche, ça promet pour la suite ! "Réveil" à 6h, alors que les voisins alignent leurs prières et que les coqs continuent à s'égosiller. Le thermomètre indique 14°C à l'extérieur, 16° à l'intérieur ! La traversée du lac en pirogue est prévue demain à 7h. Il ne faut pas démarrer trop tard en raison du vent. On nous demande si nous avons de l'essence, pour que la traversée ne soit que d'une heure. Pas d'essence. Alors le temps de traversée sera d'une heure ! L'ambiance est donnée. Marc va au poste de police pour récupérer les passeports laissés hier, les flics paraissent à moitié satisfaits... Ils reviennent après avoir eu une liaison radio avec Manokwari. Bruno appellera à 16h, avec la radio des flics ! Il est donc déjà à Manokwari, un exploit ! Les dernières charges sont préparées et une visite technique des pirogues s'impose. Elles sont à l'embarcadère, que l'on atteint en empruntant une piste rectiligne, bordée de deux fossés de drainage, en travers de la plaine tourbeuse. Un véritable tapis qui ondule à chaque pas. Le soleil voilé dispense un éclairage qui fait ressortir toutes les nuances de vert. Les patates douces et les fruits (marquisas) commandés à midi arrivent. Le menu sera donc patates aux sardines ou sardines aux patates. Nous entamons ensuite la leçon n°1 du parfait clodo : le découpage de cartons pour nous isoler du froid du plancher, pour une nuit plus confortable.

Dimanche 10 janvier : C'est avec deux sacs sur le dos (trois pour Bernard évidemment) que nous rejoignons les pirogues, après un petit déjeuner trop rapide. Les deux pirogues, longues de quelque 5 m, sont chargées et le flic profite du voyage. Au total, neuf personnes et environ 180 kg de bagages... Nous pensons à notre naufrage d'il y a deux ans... Après 1h20 de traversée, nous débarquons près de Surerei. Ce village est en fait constitué de deux entités, séparées par une rivière, dont l'une est aujourd'hui à la messe : il y a les pratiquants et les autres. Surerei : une école, une "administrasi", et surtout une mission, coquette bicoque de tôles galvanisées au milieu d'une pelouse, et la piste indispensable qui va avec. Le missionnaire (Américain) et sa femme (Allemande) sont protestants, ils règnent sur les Papous, qui ne protestent pas... Hébertude et servitude à merci. Notre barda est transporté en plusieurs navettes jusqu'à l'école et on nous installe dans la maison à côté. Des charges sont préparées en vue d'un portage dès demain, car des Papous des villages où nous allons sont à Surerei. Il faut donc en profiter, ce ne sont pas les Papous d'ici qui vont faire les portages pour des tarifs raisonnables, d'ailleurs ils ne savent plus marcher. Ils sont sur le chemin de la "civilisation", ont perdu tout repère, tout bon sens... La radio a fait son apparition, ainsi que les jouets électroniques ! L'ambiance est ici sinistre. Le pasteur nous apprend que les Papous ne parviennent pas à comprendre que nous allions dans les grottes uniquement par curiosité. Ils imaginent des richesses cachées, l'homme blanc ne se déplace pas pour rien. L'agrément sportif ou intellectuel est ici une valeur inconnue.

Lundi 11 janvier : 12,4° à 7h du matin ! Vivement les duvets ! Même Claude, qui a dormi sous les couvertures de notre "aubergiste" a eu froid. La maison est pleine de courants d'air et Claude noir de puces. Six charges partent dès 8h, les taches rouges

et jaunes s'échelonnent sur le sentier de la montagne. L'avion de la MAF est prévu à 10h. Sur la piste, l'attroupement commence. Les Papous ont entassé des légumes (céléri rave et patates), à acheminer à Manokwari. Un repli sur les bords de la piste annonce l'avion, petit point blanc au-dessus du lac. Surprise ! Nos bidons sont là, avec le matériel préparé à Irai ! Bernard, qui est resté là-bas pour assurer la logistique, devrait arriver en début d'après-midi. Mais personne... Beaucoup de vent, et donc de vagues sur le lac, qui ont dû empêcher d'embarquer. Marc part le rejoindre avec la pirogue à moteur, et le ramène. Bernard raconte sa journée "galère" en pirogue : il transporte tout le matériel sur la piste d'atterrissage. L'avion de la MAF atterrit, le pilote décide de tout transporter, même lui. Le chargement fait, il se rend compte qu'il est trop lourd. Il enlève un sac, un bidon, deux bidons... Bernard transporte alors le reste, soit 80 kg, vers l'embarcadère. La pirogue chargée, il ne reste plus qu'à pagayer ! Le rivage n'est toujours pas loin quand un balancier se détache et que la pirogue chavire, retenue par les bidons arimés. Retour au rivage à la nage. Bernard planque le matériel et revient à Irai. De retour, il ne trouve plus rien ! Direction Irai où il prévient la police. Retour sur les lieux du drame, où le Papou de la pirogue montre le matériel. Bizarre...

Mardi 12 janvier : La nuit a été agréable, c'est fou ce qu'un matelas et un duvet peuvent améliorer le confort ! Les porteurs se font attendre, c'est habituel. Attente que le temps passe... pour manger ! Pour digérer, nous partons à la rencontre de Bruno, qui est arrivé par l'avion de la MAF à un village voisin. Il nous raconte par le détail "Histoire des bidons". Ils sont repassés par Paris et ont voyagé sur UTA jusqu'à Jakarta. Bruno les a alors accompagnés, profitant d'une escale technique à Biak pour descendre du 747 par l'échelle de service ! Louis, à Manokwari, a vu les bidons arriver un à un lors de son petit-déjeuner. Enfin ! Départ de six charges pour Irameba. Enfin !

Mercredi 13 janvier : Réveil à 5h30, vive les vacances ! Des porteurs partent déjà avec trois charges. L'avion de la MAF dépose Louis et le reste du matériel. Nous sommes au complet. Nous attendons sur le bord de la piste, devant la pénurie de porteurs. Bruno en trouve finalement un qui veut prendre 2 charges de 12 kg à lui seul. Ah, l'appât du gain ! Il servira de guide. La montée est très raide, comme toujours dans ce pays, les lacets sont inconnus. L'itinéraire offre une vue très dégagée sur le lac, mais les nuages empâtent déjà les sommets. Le sentier suit la crête, à l'altitude maximale de 2450 m, avec quelques rares passages en forêt. Nous croisons le pasteur d'Irameba ; il accompagne notre porteur quelques temps et au terme d'une longue discussion, il décide de le relayer. Notre porteur repart alors vers Surerei, pour reprendre deux charges... Comme les montées, les descentes sont très raides ! Dibedik est un village d'une dizaine de maisons blotti au creux de la vallée de la rivière Titehu, un cadre de rêve. La baignade s'impose. Les charges contenant la nourriture sont devant nous (c'est-à-dire au village suivant et non devant nos yeux), nous n'avons mangé qu'une patate douce et une sucrerie pendant la marche ! On nous apporte des cannes-à-sucre et des... patates douces.

Judi 14 janvier : Le petit-déjeuner est aussi léger : une cuillère de confiture et les restes de

canne-à-sucre. Et pour commencer la journée, la montée est très raide (500 m en 1h) ! Nous découvrons au sommet la vallée de la Titehu et Irameba, avant de descendre vers Anmenmer (alt. 1610 m) par un sentier aménagé en escaliers, raffinement surprenant. Anmenmer : une rue délimitée par des clôtures et une quinzaine de maisons alignées avec quelques toits de tôles. Le village est quasi-désert, les Papous sont partis faire nos portages ou aux jardins. Nous apprenons que les sacs contenant la bouffe sont dans une maison, mais sans le propriétaire. Que cela ne tienne, les Papous forcent la porte cadenassée, et nous nous gavons d'un en-cas. Encore une descente pour franchir un affluent et remonter en face. L'appellation "montagnes russes" semble déplacée, de quelques milliers de kilomètres... Une courte pose à un village car le temps change et la Titehu est encore à traverser. Un pont de bambou a été construit depuis l'an passé, évitant la baignade. La violence des crues l'a déjà bien penché. La piste remonte en face sur une terrasse, monte, descend, franchit un ruisseau, remonte, redescend, franchit un ruisseau, remonte, redescend... Des maisons disséminées, puis le village d'Irameba. L'école est juste à l'entrée, au bas de la piste d'atterrissage. Les deux n'ont jamais servi ! Nous sommes vite entourés, fait habituel. Nous nous restaurons chez le pasteur, avant de nous y installer pour la nuit, sauf Claude qui décide de dormir à l'école, sans doute par nostalgie de son enfance. Les moustiques rôdent. Les moustiques s'accumulent autour de nos duvets. Les gens remuent, le pasteur se fait une tambouille, puis sa prière, s'endort en ronflant, se réveille pour attiser le feu... Les moustiques sont toujours là. A 1h du matin, je pars dormir à l'école, vite suivi par trois autres blancs. Claude était aussi attaqué par les moustiques et envisageait d'aller dormir chez le pasteur ! Les anti-moustiques récents se révèlent efficaces, les anciens ont mal vieilli.

Les discussions sur les emplacements des trous ont déjà commencé, ainsi que sur les prix... Comme les Papous de Taosta, dans la plaine, ils veulent nous faire payer les entrées des cavités ! Pourtant, nous n'avons pas encore vu de cavités aménagées dans la région. Du matériel a aussi été volé ici : une combinaison, un éclairage, deux machettes.

Vendredi 15 janvier : A 8h, on vient nous prévenir que l'eau est chaude chez le pasteur ! Comme à l'hôtel. Bruno, qui est resté dormir chez le pasteur, nous dit que celui-ci s'est inquiété pour ses nuitées, puisque nous sommes partis dormir ailleurs. Il n'a pas dû dormir de la nuit et a dû voir les roupies s'envoler devant ses yeux ! Les discussions continuent : Ugomot est à deux jours de marche, Taosta à quatre jours, les itinéraires se concrétisent sur la carte. A 10h, des charges commencent à arriver, mais ce sont celles qui devaient arriver en dernier. Les Papous nous signalent que Louis a traversé la Titehu : pas besoin de radio pour avoir des nouvelles, et le téléphone n'est pas une invention maghrébine ! Déballage du matériel, rangement, et une agréable découverte dans le dernier arrivage : les moustiquaires, ce qui nous fait passer une nuit confortable.

Vers les premiers gouffres

Samedi 16 janvier : Il a été décidé de faire deux équipes pour visiter deux zones : Bruno, Bernard et Claude vers Longmot, sur le massif en face, les autres sur le plateau au-dessus de Irameba Lama. A 8h, toujours pas de porteurs ni de guides. A 8h30, départ précipité, comme d'habitude... Les Papous sont imprévisibles. Ils ont oublié la messe de demain, ou bien c'est un prétexte pour ne pas y aller. Ils préfèrent être en forêt. C'est le chef de village, le "Kepala desa", qui nous guide, avec quatre porteurs. La montée derrière le village nous fait traverser des jardins et dépasser quelques petits gouffres. Nous atteignons Singedera, deux maisons sur un éperon. Palabres... Notre guide semble confondre l'itinéraire avec la visite de la famille. Demi-tour, pour reprendre un autre sentier. La forêt moussue commence vers 1700 m. A 16h30 nous atteignons un lieu de campement au bord de la doline du gouffre Siomes à l'altitude de 1870 m. Enfin le premier gouffre ! Au bas de la doline, l'équipement du puits d'entrée est entrepris, sous les yeux médusés des Papous. Pendant ce temps, le campement de bâches est monté. Les Papous ont déjà une cabane qu'ils rafistolent et où ils s'entassent autour du feu. A 19h la liaison radio est établie avec l'autre équipe : elle est à côté du gouffre, dans les mêmes conditions, mais les Papous sont redescendus pour la nuit dans une maison par crainte du froid. Le repas est bienvenu après la diette de la journée.

Dimanche 17 janvier : Le campement est en pente et pas très plat, avec un tronc au milieu, et quelques moustiques prisonniers des moustiquaires ! Mais la température est agréable... dans les duvets. Nous poursuivons l'exploration du gouffre jusque dans un second puits. La liaison radio de midi nous apprend que l'autre équipe commence la descente d'un puits qui devrait faire 300 m ! Louis et Jean-Marie terminent l'exploration du gouffre tandis que le repérage d'autres cavités des environs est effectué. La doline Mon Kolom Meda, que l'on nous a située à 2h de marche, est atteinte en 20 minutes en faisant la chasse aux oiseaux. C'est une vaste dépression dans laquelle cascade un ruisseau. Un Papou y est descendu mais ne veut pas recommencer car c'est vraiment très pentu. Il dit qu'il y a une galerie au bas de l'escarpement. En poursuivant le sentier, on rejoint le chemin de la crête. Le gouffre Deresome nous est montré, il ne semble pas prometteur, un puits estimé à 100 m en plein versant. La liaison radio de 19h ne passe pas. Et pour cause, ils sont redescendus à Longmot. Ils se sont arrêtés à -150 m dans une ambiance grandiose, le brouillard donnant la même clarté vers le fond qu'en haut, le tout dans le ballet de grandes chauves-souris. Bruno a reçu un pavé qui a transformé son éclairage en anti-brouillard.

Lundi 18 janvier : Une nuit sans pluie et sans moustiques, pour ceux qui ont une moustiquaire... Les Papous papotent une grande partie de la nuit, sans doute en raison du froid. Nous retournons à la doline Mon Kolom Meda. Nous sommes deux à nous déguiser sur son bord, tandis que les Papous commencent à tailler un chemin d'accès et atteignent finalement le fond... sans matériel ! Un porche, un ruisseau sur un côté, une galerie... Les Papous nous disent d'y aller... pour rabattre les hirondelles qu'ils

assomment au passage avec des branchages, et en essayant de nous éviter. Leur vacarme de carnivores affamés est tel que l'on entend pas les cailloux lancés dans la verticale qui suit, ni le bruit d'eau. Le puits ne peut être descendu, le matériel manque et il est l'heure de repartir pour Irameba. Nous retrouvons les porteurs, qui ont plié le camp, sur le chemin de la crête alors qu'il commence à pleuvoir. Et ça n'arrêtera pas jusqu'à Irameba. La descente est bien glissante et les ruisseaux en crue. L'autre équipe est arrivée ce matin et est étalée sur l'estrade de l'école. Les jours commencent à être comptés. Il est décidé de partir en deux équipes pour Ugomot, les secs demain, les humides après-demain, pour quatre à six jours, de façon à revenir à Irameba pour terminer l'exploration du gouffre de Longmot, sécher le matériel et le stocker. La surprise du soir (nous en avons tous amené une, c'était dans les statuts) : le "whisky pur mal(t) 12 ans d'âge" de Claude, avec du crabe. Et bien sûr, une plâtrée de riz, sauce chasseur pour ce soir.

Mardi 19 janvier : Aujourd'hui, nous pouvons faire la grasse matinée, jusqu'à 7h30 ! Bruno, Bernard et Claude partent en début d'après-midi pour Ugomot. Une demi-heure après, il commence à pleuvoir, comme il faut ! Il n'y a plus grand monde dans le village. Le Kepala suku vient nous rendre visite. Louis recueille la légende d'un grand trou situé au-dessus de Longmot : quand on regarde au fond, on y voit un grand lac, et le lendemain il pleut beaucoup, tout est en crue, des éboulements se produisent, des lacs se forment, bref, le désastre ! C'est un lieu impressionnant, maudit, qu'ils ne veulent pas montrer. Cette croyance se rencontre très souvent, pour les gouffres les plus importants, ceux qui nous intéressent... La liaison radio de 19h est audible, l'équipe est à Singedera, tout va bien et 12 porteurs arriveront demain pour notre départ.

Mercredi 20 janvier : La maison du pasteur est close, le "chauffeur d'eau" n'est pas réveillé ! Et notre petit-déjeuner alors ? Les porteurs sont déjà là et il est 6h30. Nous partons deux heures plus tard. Nous atteignons Singedera, où huit porteurs se font remplacer. C'est habituel, ils s'arrangent pour monnayer leurs déplacements. Cela permet de faire travailler tout le monde, mais ça complique beaucoup les comptes : payer des demi-journées avec trois changements de porteurs relève de l'absurde. Le cheminement se fait sur le versant du massif, avec, toujours, des descentes et des montées. Nous faisons une pause sous un abri sous roche comportant de nombreux dessins et inscriptions. La montée continue, très raide, équipée d'"échelles". Nous atteignons des jardins, domaine du Kepala suku qui nous accompagne. Nous avons ainsi droit à une dégustation d'ananas et de canne-à-sucre. Une petite source, appelée "Saniop", issue du karst à pinacles que l'on distingue au-dessus, puis le chemin traverse une partie de lapiaz, avec de nombreux troncs glissants : après le karst à pinacles, le karst à obstacles !. Encore quelques jardins et une vue dégagée sur la plaine de la Tembuni et nous arrivons à une maison isolée sur un promontoire : Disebla, altitude 1200 m. La vue sur la vallée est imprenable, le grondement de la Titehu, qui doit couler quelques centaines de mètres plus bas, se fait entendre jusqu'ici. De gigantesques toiles d'araignées parent la

maison, juchée à 3 -4 m du sol. Les Papous utilisent leurs toiles pour confectionner des tissages. J'attrape un échantillon de cette faune, et du coup un on m'en amène une plus grande, de 10 cm. Un rapace, blanc aux ailes orange-brun, plane dans les airs de la vallée, d'un arbre dépouillé à un autre. Les Papous découvrent la magie des jumelles avec beaucoup de mal. Pour le dîner, on nous prépare un genre de pot-au-feu de légumes, en quantité. Nous goûtons aussi au "boa mera", ou pandanus, fruit rouge qu'ils ont fait cuire et dont le jus, en triant les trop nombreux pépins, a un léger arrière goût de chocolat. C'est le délice des Papous ! Nous sommes 22 dans la maison, qui est heureusement grande. Les piles d'une torche sont transférées dans une radio, tenue cérémonieusement par un Papou qui écoute un cours d'anglais pour Chinois ! De quoi en perdre son latin... Ensuite, la prière du soir, en "sop"... La nuit est tiède, avec les trois foyers et l'altitude moins élevée qu'à Irameba. La pluie ne cessera de la nuit.

Jeudi 21 janvier : Le chant des prières du matin nous tire de notre sommeil. Il faut continuer la route. Encore des jardins, des troncs, de la boue... Le secteur est très humide, le calcaire totalement absent : des ruisseaux, des lacs marécageux... Nous recoupons un ruisseau à l'eau brune et moussue et descendons bientôt son lit, qui va en s'élargissant. Un lit de grès, très plat et très glissant, en pente, sur lequel court l'eau. On peut lire sur le visage de Marc tout le désespoir du spéléo qui vient ici pour descendre des rivières souterraines et qui se retrouve les pieds dans l'eau glauque d'un ruisseau de surface, sans un morceau de calcaire où poser les yeux... Nous atteignons ainsi Ugomot, un village construit sur les bords de cette rivière, la Sirga, à l'altitude de 680 m. L'atmosphère est étrange, on se croirait en ce lieu au bout du monde. Un vieux, une casquette sur la tête, les yeux perçants dans un visage anguleux, scrute par la porte d'une maison, les mains tenant le bois du bas du montant. Il traîne sa carcasse presque momifiée dans l'obscurité de sa dernière tanière. Les ananas et la canne-à-sucre sont les bienvenus, avant de repartir en empruntant encore un ruisseau, mais en le remontant cette fois-ci. Nous avons changé de porteurs, leur rythme est plus lent. Encore un "lac", nommé Boscurna, puis nous contourrons, enfin, des dolines, pour arriver à Ugomot Lama, c'est-à-dire l'ancien village, ou du moins l'une de ses maisons, isolée sur un éperon, au milieu de jardins. La marche a été longue depuis Irameba. On nous offre des ananas, toujours excellents, et de la canne-à-sucre, une orgie ! La région est le royaume de l'ananas, l'altitude modérée doit être idéale pour sa culture. Le Papou de la maison et sa femme rentrent avec des pandanus. Ils ne semblent pas surpris de notre présence, le "téléphone" a dû fonctionner. La femme allaite encore un enfant qui marche, il doit avoir deux ans. Les porteurs d'Ugomot repartent pour la plupart. Notre dîner est agrémenté de quelques patates douces, de deux variétés différentes, dont l'une se laisse déguster. 19h, la liaison radio avec l'équipe qui nous précède est excellente. Elle est à 3h30 au NNE d'Ugomot, à l'altitude de 1200 m, près du gouffre Iono. Le campement a été installé dans une clairière, au lieu-dit Loirere. Iono est une doline d'un diamètre d'environ 1 km avec un bruit d'eau, Ibossa serait encore plus gros, à 3h au nord. D'après Bruno, nous sommes entourés de trous et la rivière que nous

avons suivie se perdrait dans le karst après Ugomot. Le Kepala suku, qui est avec nous, parle au Kepala desa, qui est avec l'autre équipe, au "téléphone" ! Bruno nous fait un résumé de leur entretien : le propriétaire de la maison où nous sommes croit que nous cherchons quelque chose de précieux, de l'or, ou que nous sommes à l'aube d'une troisième guerre mondiale. De ce fait, il ne veut pas coopérer. Le Kepala suku lui explique que nous sommes de gentils garçons et que si nous trouvons quelque chose d'intéressant nous reviendrons, et cela pendant plusieurs années... Voilà qui est bien ! Les Papous de cette région n'ont jamais vu de blancs, ni même d'Indonésiens, voilà qui explique tout. On nous a fait passer par Ugomot pour des raisons "diplomatiques", il faut toujours passer par le village pour se rendre sur un territoire, le plus court chemin n'est pas ici la ligne droite, mais la droiture.

Vendredi 22 janvier : Prières du matin... lever à 6h30. Le chemin s'engage très vite dans la forêt et monte progressivement. C'est une véritable autoroute, et pour cause, c'est l'itinéraire direct vers Irameba et Taosta. Les Papous crient des "ouh, ouh, ah, ah !"... Ceux du campement répondent, nous sommes presque arrivés. Plus que 1h30 de progression pour déboucher dans une clairière ensoleillée, avec une tache bleue sur un côté : des bâches tendues sur une charpente de branches. Nous déjeunons tôt et préparons, encore, des sacs. Bruno et Marc partent pour Ibossa. Le reste de l'équipe se dirige vers Iono où un gouffre, Iono besar, est déjà repéré tandis qu'un autre, Iono kecil, est à atteindre. C'est à trois quarts d'heure du camp, dont une partie sur un sentier très mal tracé à flanc de doline. Bernard commence la descente dans Iono besar : une pente dans la végétation puis une verticale d'environ 50 m se terminant sur des éboulis sans suite. Les chauves-souris et les hirondelles tournent dans le puits. Il reste un passage à voir en remontant à un palier. La suite est par là, 35 m sont descendus, ça continue. En haut, les Papous s'inquiètent car il fera bientôt nuit et ils n'aiment pas marcher en forêt dans l'obscurité. Il est 17h30. Nous remontons et rentrons au camp, de nuit et sous la pluie. Les Papous qui sont restés au campement se sont occupés à l'aménager, ils ont même construit un banc, mais il se trouve sous la pluie !

Samedi 23 janvier : Il a plu toute la nuit. Le soleil ne se montre toujours pas quand nous partons pour Iono besar. Les puits s'enchaînent, les pierres lancées dans le vide ricochent... J'atterris sur un gros bloc coincé. Sur ce pont, on est au sec. A gauche, le vide, à droite, le vide, le noir, la brume. Les pierres mettent six secondes avant de toucher le "fond". La roche très découpée oblige à une grande vigilance. On arrête là, il ne reste pas suffisamment de cordes. La remontée s'effectue en topographiant, jusqu'au niveau du puits d'entrée où le topofil ne veut plus coopérer. Il pleut, un glissement de terrain a dévalé au-dessus des cordes, nécessitant de passer dans un enchevêtrement végétal et terreux. Heureusement, les cordes ont tenu. Retour au camp avec la nuit et sous la pluie, cela devient une habitude, au grand désespoir des Papous. Bruno et Marc sont de retour d'Ibossa : un puits de 50 m sans suite, avec des nids d'hirondelles au sol. Dans Iono kecil, Bernard et Jean-Marie se sont arrêtés en bout de corde à 25 m du fond du puits. Les Papous ont construit une seconde

cabane de bâches pour eux, ils sont en effet 21, ce qui met une certaine ambiance ! La "surprise" de ce soir ? Un foie gras du Périgord, un peu chambré et sur des biscuits en guise de toasts ! Mais ce qui compte, c'est l'incongruité !

Dimanche 24 janvier : Le soleil fait son apparition vers 8h, pour sécher, un peu, le camp. Quelques problèmes de logistique sont à régler, après le programme établi hier soir. Prévision des charges, des porteurs, des jours de marche. Les porteurs reçoivent leur dû. L'un ne semble pas d'accord, il parle un peu trop et il s'avère qu'il a été payé deux fois ! Du coup, il perd une demi-journée de portage. Pendant ce temps, les Papous, mais pas tous, sont à la messe dans leur cabane débâchée. Claude, Jean-Marie et Louis partent pour Ugomot. Jean-Marie a pour mission de clouer Claude au lit avec deux ananas et un régime de banane pour le tenir tranquille. Bernard et Marc sont partis à lono besar pour continuer l'exploration. Bruno et moi devons terminer lono kecil puis rejoindre les autres à lono besar pour aider au déséquipement. Nous partons à midi. Arrivés à l'abri rudimentaire de lono, il commence à pleuvoir à très grosses gouttes. Bruno est pensif. Il décide d'aller seul à lono kecil, tandis que je rejoindrai les autres, pour gagner du temps. Je commence à descendre à 14h, alors qu'il continue de pleuvoir. Le palier de la première verticale a été dégagé des arbres qui étaient tombés. C'est une véritable patinoire. Bientôt sous terre, à l'abri de la pluie. Arrivé au haut du grand puits de l'arrêt précédent, je les entends. Je descends et aperçois bientôt deux lumignons étagés dans ce vaste puits. Bernard continue d'équiper, un dernier cran avant le fond. Attente sur un fractionnement de la corde et la descente continue. La corde de 200 m prend fin à un ressaut de 2 m avant le fond ! De plus haut, je distingue une pente de blocs et un élargissement, j'imagine une grande galerie qui commence... Las ! C'est un fond de puits. Il y a bien un mince passage entre des blocs, mais ce n'est pas une suite pour ce pays. Un puits parallèle est atteint, bien arrosé, à 5 m du fond. Bernard y descend, avec une corde amarrée humainement ! Quinze mètres plus bas, l'eau se fraie un chemin entre les blocs. Le gouffre est bel et bien fini pour nous. Marc remonte, puis Bernard, pendant que je fais quelques mesures. Le débit augmente. Je commence à monter, défais les amarrages, les nœuds, remonte la corde à un palier. Je traverse celui-ci, l'eau arrive par paquets, se fracasse dans l'obscurité. L'acétylène s'éteint constamment, je passe à l'électrique, dévisse les amarrages, sans défaire les nœuds, en espérant que rien ne coince en remontant la corde. Soit je me suis rapproché de la cascade, soit celle-ci s'est rapprochée de moi ! L'eau s'infiltre par le col de ma combinaison et déborde par les chaussures. De quoi ne pas avoir trop chaud en remontant, le plus vite possible ! Loin des parois et dans ce jet d'eau, il n'y a rien à voir, et on n'y voit rien, j'éteins tout. Je joue au yo-yo avec l'élasticité de la corde, qui semble interminable. En dépassant les différentes cascades, ça commence à être moins humide. Arrivé au sommet du puits, Bernard me relaie pour déséquiper. Le puits suivant est aussi bien arrosé, quel contraste avec la première descente. Il pleut toujours dehors, à 18h. Les sacs sont très lourds, surtout pour sortir de la doline, dans la boue. Personne aux alentours, nous prenons la direction du camp, encore de nuit. Les ruisseaux crachent une

eau sombre de tous côtés. Bruno pousse un ouf de soulagement à notre arrivée, il craignait le pire, avec le spectacle qu'il a vu. Il a descendu le puits de lono kecil et s'est arrêté au sommet d'une verticale estimée à 150 m où l'eau s'engouffre. Un pressentiment lui passe par la tête, il se déplace, et voit arriver un mur d'eau. Il file vers les cordes, voit une vague déferler d'un autre endroit. Il remonte sous un surplomb, attend un peu à l'abri. Une troisième vague... Il sort avec la cascade à ses côtés, compagnie peu sympathique ! En surface, les Papous sont terrifiés, croient au miracle : un homme sort d'un cataclysme ! A lono besar, Bruno voit des cascades arriver de partout, avec un très fort débit. De retour au camp, il prévoit de dépêcher un Papou demain pour aller chercher les autres à Ugomot. Les Papous font une prière pour les "orangs prancis" ! Mais nous arrivons. Au camp, les araignées sont de plus en plus grosses... Elles sont attirées par les insectes qui profitent des restes de nos repas, ou bien elles viennent se mettre à l'abri !

Lundi 25 janvier : Grasse matinée... (lever à 7h30). Le temps est gris après la pluie incessante de la nuit. Des nuages de vapeurs s'élèvent de la forêt, l'humidité prend les airs, histoire de retomber bientôt !. Bruno, Bernard et cinq Papous vont chercher les sept sacs de matériel qui sont restés à lono. Après le riz-pâtée du déjeuner, Marc part à Ugomot avec trois porteurs, et avec la pluie qui recommence. Nous restons à six et assis, voire allongés, pour la sieste de l'après-midi. Quel calme, quel contraste avec l'animation des jours précédents ! Nous faisons sécher les cordes au-dessus du feu, car il pleut toujours...

Mardi 26 janvier : La nuit a été fraîche : 15° à l'aube. Et il a encore plu... Au moins, on ne respirera pas la poussière soulevée par le vent ! Des porteurs arrivent d'Ugomot avec des ananas, excellente idée pour le petit-déjeuner. Le campement est démonté, les bâches sont bien collantes avec la fumée qui a circulé dessous. Nous prenons le chemin de lono et l'bosa, qui sont laissés sur la gauche. Le sentier monte encore, descend pour franchir des dépressions, des ruisseaux coulant sur les grès. Vers l'bosa, la radio ne passe toujours pas. Les Papous profitent d'un gros ruisseau pour se laver, et faire un espace à grands coups de machette sans que nous en prenions l'intérêt, sans doute pour se défouler... Le nombre de pauses nous fait dire qu'il n'y aura pas trop d'heures de marche pour rejoindre l'rabeba, les Papous s'arrangeant toujours pour arriver avant la nuit. L'itinéraire emprunté à l'aller pour atteindre Ugomot est rejoint après une forte descente. Le karst à pinacles a été cette fois-ci contourné par le nord. Nous descendons en passant par l'abri sous roche où nous avons fait une pause, et atteignons Singedela où quelques sacs changent de porteurs. Il n'a toujours pas plu, mais le ciel menace, le vent se lève. Nous arrivons à l'rabeba à 17h30, c'est la précision papoue : avant la nuit. On nous tient au courant des dernières nouvelles : des Papous d'un village voisin se sont faits flécher à l'rabeba par des gens de Testega qui venaient prendre une femme d'Ugomot ! Cela met un peu d'ambiance dans la contrée. Le Kepala desa doit faire un rapport et parle d'une indemnité de millions de roupies. Les temps ont changé, les faits sont les mêmes, mais auparavant c'était le prétexte à la guerre tribale ! Les nouvelles

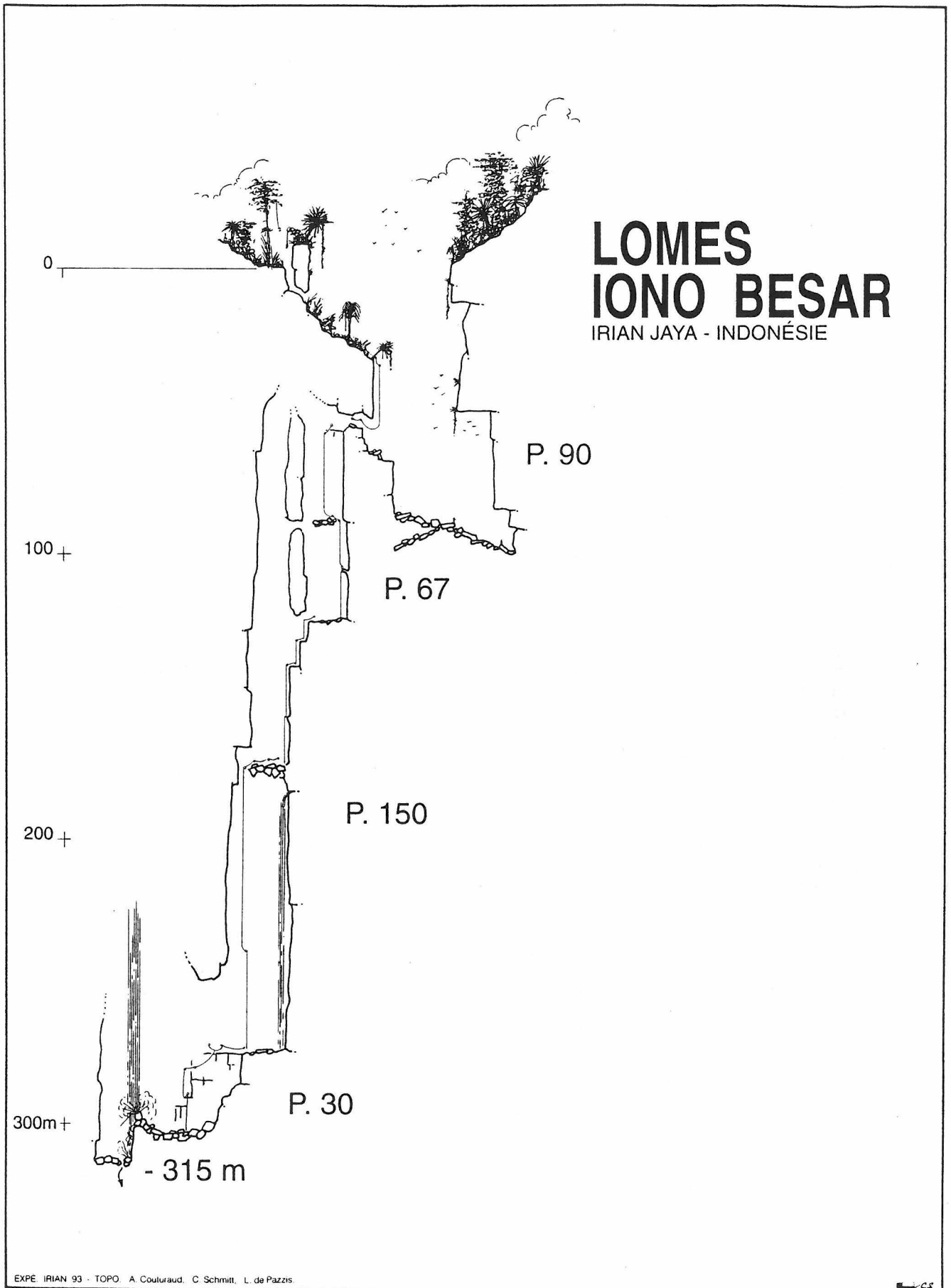


Fig. 21 : Lomes Iono Besar.

des hommes blancs sont toutes autres (la liaison radio avec Ugomot a pu être faite depuis la crête au-dessus de Singedela) : les trous situés au sud d'Ugomot, dans le karst à pinacles, appartiennent au village de Taosta, d'où un problème d'accès. Des pertes ont été vues, l'une impénétrable, l'autre ressemblant à un piège à rat, avec son porche de 2 m par 5 m par lequel peuvent s'engouffrer des débits impressionnants. Elle s'appelle Berumes.

Mercredi 27 janvier : Il est tombé des sacs d'eau durant la nuit, l'aube est plus calme. Bruno a dormi dans une maison à puces, il a fait la chasse, et a compté les boutons (pour s'endormir ?). L'autre équipe est sur le chemin du retour, c'est ce que dit la radio, la nôtre. La vie s'écoule paisiblement, quelques visites de curieux à l'école, pendant que sèchent cordes et araignées, que Bruno fait la sieste, que Bernard conçoit un baudrier révolutionnaire. A 13h, direction le "restaurant", mais la porte est close. Les gosses jouent avec des "pétards écolos" : un bambou dans lequel ils enfilent des graines, qui éclatent sous la pression d'une tige qu'ils font coulisser dans le tube. La clé de la maison arrive avec un gamin essoufflé. Riz-sardines-sauce au poivre vert, avec des légumes d'ici. La gamelle est bientôt vide, comme peut le constater un gosse envoyé pour ce faire. Les blancs sont vraiment des goinfres. Vers 16h, les porteurs arrivent et s'impatientent devant notre léthargie. Nous faisons rapidement nos bagages pour Tugrimok. Bruno, dans un état de faiblesse, décide de rester. Quatre porteurs nous accompagnent. La descente vers la titehu est très raide, en empruntant un ruisseau. Un pont rudimentaire franchit le canyon de la rivière. La remontée est encore plus raide pour atteindre Tugrimok, village faisant face à Irameba. Il y a foule. On nous installe dans une maison, un cercle se forme autour de nous et discute. Avec les dernières lueurs du jour sur la terrasse, on nous amène des concombres, du maïs, puis un plat de patates douces (les jaunes, les meilleures), et encore du maïs ! Avec les "mies", nous sommes encore gavés, et toujours bien entourés : les gosses alignés sur l'estrade au-dessus du feu, les vieux en contrebas. Le jeu des enfants d'ici ? Les échasses ! Typiquement basque paraît-il... Une cale ligaturée et la perche entre les orteils. Bernard les essaie, les gosses s'esclaffent. Ici encore, un poste radio diffuse de la musique.

Jeudi 28 janvier : Prières, puces, pleurs, remue-ménage, toux du vieux, plancher vibrant (et non chauffant), voilà les ingrédients de la nuit ! Aucun de nous deux ne parle indonésien, ce qui ne facilite pas l'organisation de la journée. Heureusement, nous avons la radio, ce qui permet à Bruno de "passer la commande" depuis Irameba. Louis doit arriver bientôt, il saura "causer papou" ! Le sentier de Longmot suit le flanc du massif, parfois sur des troncs, avant de monter sur le plateau, et sur les grès. On arrive alors dans un espace dégagé au sol sableux où le soleil se fait durement sentir. Une brève descente mène au gouffre Longmot, et au campement établi à proximité, à l'altitude de 1450 m. Les bâches sont installées, le feu est allumé en moins de temps que mettraient des scouts en France et l'eau chauffe pour le repas. Puis, rien ne presse... Deux Papous restent avec nous. Louis arrive en début d'après-midi avec un porteur. Il nous conte ses aventures à Ugomot : les pertes impénétrables, mais aussi et surtout la perte de

Berumes et sa galerie qui s'enfonce dans les calcaires. Seul avec Jean-Marie et un Papou, il n'y a fait qu'une cinquantaine de mètres, avec l'espoir de revenir le lendemain. Mais le lendemain, personne pour y retourner... Nous allons voir l'entrée du gouffre : trois cascades se jettent dans le puits dont on ne distingue pas le fond. Une des pierres lancées ne touche aucune paroi et ne renvoie aucun son... Nous imaginons une chauve-souris l'ayant prise en vol !

Vendredi 29 janvier : Pas une goutte de pluie durant la nuit, voilà qui est nouveau et nous rassure pour descendre dans Longmot. Bernard, fanatique des verticales, s'y engage en premier, pour finir l'équipement du grand puits, après avoir fait quelques modifications au bas du premier jet pour éviter la trajectoire des cailloux qui dégringolent parfois. Un amarrage à planter et cela devrait être bon pour arriver au fond... Une demi-douzaine de "spits" après, il y est enfin ! Nous évoluons dans un paysage magnifique, l'eau des cascades s'éparpille sur les parois. La descente s'effectue d'abord dans une large fissure coalescente au tube du puits, que l'on atteint ensuite. On distingue très nettement le fond, plus de 100 m plus bas. La descente sur la corde de 8 mm est rapide ! Au fond, on ne se rend pas trop compte de l'ampleur de la verticale. Un cercle de ciel, une cascade qui spirale dans le vide et devient pluie. La suite ? Il y en a une ! Une galerie qui part, un ressaut de 5 m qui se désescalade, une verticale. Coincés dans le haut de la fissure, des troncs pourris, il ne doit faire bon ici quand il pleut. Une vingtaine de mètres plus bas, un autre puits dont on voit le fond, avec un peu d'eau, mais on ne distingue aucune galerie. Nous ne pouvons pas descendre, peu de matériel, il est midi passé et les conditions météorologiques sont inconnues... Nous remontons en déséquipant. Le ballet des chauves-souris a cessé, seules les hirondelles continuent à tourner dans le puits. Une fois sur la vire, au sommet du tube, une corde est installée pour avoir une vue plongeante : le fond est perdu dans le brouillard. Le puits est mesuré : le fil file, les chiffres du compteur défilent. On arrive à 300 m ! Les Papous emmènent les tas de cordes tandis que je fais le raccord topographique avec Louis et que Bernard démonte le camp. Une "mie" au fond de l'estomac et direction Tugrimok à un rythme d'enfer pour être arrivé avant la nuit. La liaison radio nous permet de "commander" une équipe de porteurs pour continuer sur Irameba de nuit. Deux heures plus tard, nous arrivons à Tugrimok et découvrons un Papou avec une lampe frontale sur la tête, puis deux, puis trois... Ce sont les porteurs d'Irameba, qui ne sont pas peu fiers de porter le lumineux symbole de l'homme blanc ! Quelques transactions et nous poursuivons, une file de lumières dans la nuit qui tombe, au rythme des chants papous. De l'autre côté de la vallée, nous percevons des signaux lumineux. La Titehu charrie toujours des eaux laiteuses, la remontée permet de se tremper les pieds dans le ruisseau, tandis que les Papous s'amusent, rient, déguisés de nos lampes. Retour au bercail. Les porteurs payés, nous relayons les autres pour manger, tandis qu'ils vont mesurer les cordes de Longmot et les nettoyer. Ils nous rejoignent dans la case du pasteur, qui est toujours en ballade, pour le digestif, autre "surprise" de l'un de nous.

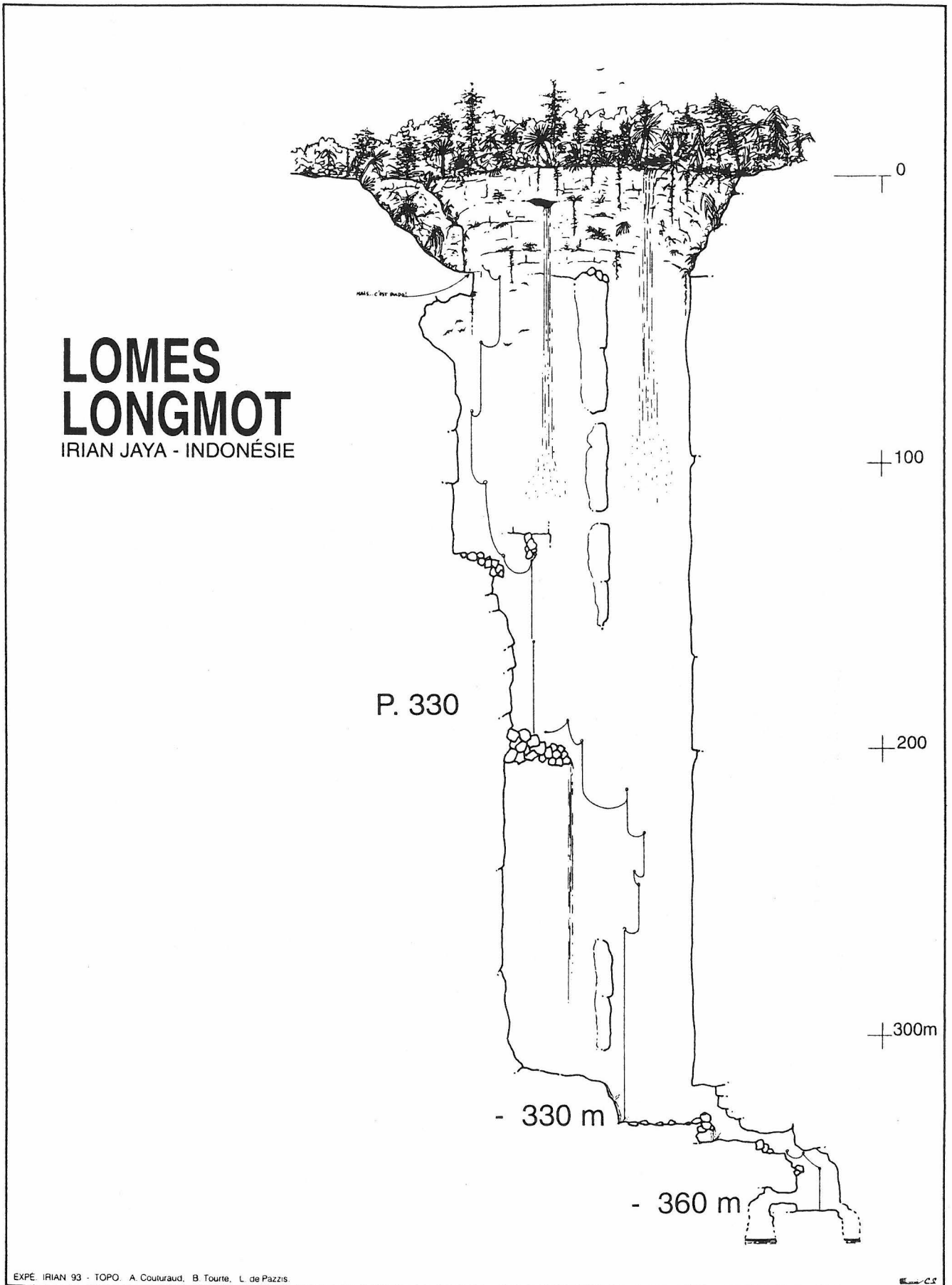


Fig. 22 : Lomes Longmot.

Samedi 30 janvier : Une journée lavage-séchage-rangement, avec les faveurs d'un temps ensoleillé. Seuls quelques gros nuages à l'horizon. Les sept gros bidons étanches, qui avaient essayé de nous fausser compagnie (aérienne) au départ, accueillent le matériel que nous laissons, jusqu'au prochain séjour. Nous faisons nos emplettes de produits locaux, ceux qui se conservent : des arcs et flèches, des peignes en bois... Nous sommes une aubaine pour les Papous, ils ne doivent pas souvent vendre des produits manufacturés. Le soir, nous avons invité les "notables, dont le pasteur qui est de retour, autour d'une énorme gamelle de riz aux petits légumes bien collant. Une orgie papoue ! C'est la fête au village, avec ses cris, ses conversations hurlées par dessus les toits, d'un bout à l'autre d'Irameba.

Il faut partir...

Dimanche 31 janvier : Des arcs arrivent encore, les Papous ont dû les fabriquer dans la nuit, devant notre engouement pour leurs armes et le leur pour les roupies ! Nous devons passer pour des commerciaux, à défaut de pacifistes œuvrant pour le désarmement de la planète ! Il faut dire qu'une des charges est constituée d'un faisceau d'arc et de flèches. Nos dettes sont réglées, ce qui représente, avec tout ce que nous avons dépensé, une somme considérable en ce lieu reculé. Nous faisons des cadeaux avec ce qui nous reste, et les boîtes vides sont très appréciées. La fête d'hier soir n'avait peut-être rien à voir avec notre départ. Le pasteur se marie en effet aujourd'hui avec une deuxième (troisième ?) femme. C'est le compromis de la religion protestante avec la civilisation papoue... Devant sa demeure, un conséquent déballage d'étoffes témoigne aussi de la culture indonésienne. Nous devrions partir vers 11h, après la messe. Tout est rangé, les sacs sont faits, mais pas de porteurs. Attente... A 13h, ça commence à bouger, douze porteurs arrivent et le départ est donné. Bain de foule, embrassades, les gosses ne nous lâchent plus. Les "sauvages" ont aussi des sentiments, qu'ils cachent souvent. Le temps est splendide, pas un nuage ou presque. Le chemin sec ferait même de la poussière ! Nous traversons la Titehu qui s'est éclaircie puis contourons la colline de Sneremer par un sentier peu parcouru, heureusement sec. Après la traversée d'un ruisseau, la montée vers Anmenmer se fait par un sentier très raide dans une végétation de fougères. Un vent tiède avec quelques rafales nous rafraîchit idéalement. On se croirait en Provence. Enfin, presque ! Le paysage ? Grandiose ! Les crêtes nord du karst se découpent à contre-jour. Sur la rive opposée, en altitude, une abondante fumée d'un défrichement monte dans le ciel. A Anmenmer, seul le premier groupe de porteurs est arrivé. Ce sont des jeunes qui vont à l'école à Surerei. Nous attendons les autres, qui ont le riz que nous distribuons dans les villages, en mangeant quelques ananas. Nous continuons, tandis que Bernard et Bruno attendent, assis sur les sacs contenant le riz-cadeau ! Ils nous doublent dans la descente, ayant décidés de faire la course, ou de tester leurs ligaments... Après la coutumière baignade dans la Titehu, nous arrivons à Dibedik, notre "paisible petit village gaulois", peuplé de Papous. Bruno achète un ananas pour le dessert : la négociation est difficile, le gosse est allé à l'école et son père ne fait

pas le poids dans le négoce ! L'ananas est épluché par un Papou (ils ont un tel coup de main...) et mangé au lit. La décadence...

Lundi 1er février : Le soleil effleure les hauteurs des sommets quand nous reprenons la route. La première heure nous voit 500 m plus haut, c'est dur pour débiter, mais efficace ! Quelques morceaux de forêts, quelques raidillons, et la longue crête est là. Les falaises orientales du karst sont encombrées de nuages. Un vent violent venant du sud sèche notre sueur et amène une flotille de nuages qui font des cieux d'œil au soleil. Les porteurs s'évalent sur le parcours, devant, derrière. Les messages papous passent d'une crête à l'autre, portés par le vent. Fougères, lichens rouges, mousses desséchées, squelettes d'arbres calcinés, terre battue par la pluie... Le lac d'Angi apparaît au détour du sentier, la descente commence, bientôt Surerei. Deux semaines ont suffi pour en changer l'aspect : défrichages, tracés de larges pistes rectilignes... La civilisation avance... Les premiers arrivés sont installés dans la maison du chamat. Nous le reconnaissons, il était à Irai et avait fait la traversée du lac avec nous, nous l'avions pris pour un flic ! La "surat jalan" est complétée à la machine à écrire. Sur les murs, des affiches de propagande indonésienne pour l'Irian Jaya. Toujours des spectateurs à la fenêtre, il faut ici avoir un œil sur le matériel. Jean-Marie veut échanger ses langues contre un peigne. Une heure après, on lui en amène un, tout frais, façonné dans un bambou encore vert. L'industrie en marche ! Dans la maison de l'"administrasi" où nous sommes, une table, des chaises. Nous mangeons donc à table, il faut bien se réaccoutumer. Un Papou désigné pour faire le feu partage avec enthousiasme notre riz-sardines. Il est aussi collant que le riz. Il reconnaît aussitôt les vapeurs d'alcool de la gourde que lui propose Claude au troc. Nous concoctons une liste d'améliorations à apporter à la bouffe pour un prochain séjour (sauces, moutarde, chocolat...) et dérivons sur des farces à amener : bombons au bleu de méthylène, cigarettes à pétards, billets à ficelle ou collé... Les boules puantes et le poil à gratter ne sont pas garantis gêner beaucoup les Papous ! Neufs sacs et notre fagot d'arcs ont été préparés pour un frêt par l'avion de la MAF demain. En espérant qu'il arrive...

Mardi 2 février : A 6h30, nous sommes sur la piste pour peser les bagages. Nous attendons l'avion en déjeunant, un pot de confiture a été découvert dans les affaires que nous avions laissées ici, cela faisait quelques jours que nous avions épuisé le stock ! L'avion atterrit, fait le plein, redécollé, en un temps record. Ouf ! Nous voici allégés de 110 kg. La matinée devient plus paisible, les deux gros bidons sont stockés chez le pasteur. Le départ en pirogue est prévu entre 13h et 18h... Palabres sur la pelouse au soleil. Notre Papou-eau-chaude s'avère toujours très bavard. Il fait partie d'un groupe séparatiste, anti-indonésien. Il amène huit flèches toute neuves, fabriquées spécialement pour le touriste, qu'il ne vaut mieux pas utiliser ! Il ne veut pas d'échange, mais 8000 roupies. Il sera d'accord pour 3000 à notre départ. Le jour décline, des orages éclatent vers le sud, et toujours pas de pirogue. Elle arrive peu avant 18h (finalement les Papous sont à l'heure !). Tout tient dedans mais il faut écopé car les fuites sont bien visibles (souvenirs...). La traversée du lac nous réserve un ciel magnifique : des nuages de toutes

formes, de toutes couleurs, défilent devant le soleil. Du débarcadère à Irai, des tronçons de piste ont été nettoyés. A Irai, surprise ! La maison où nous étions installés est maintenant la poste ! Le progrès en marche... Nous allons dans la maison du camat, qui habite le plus souvent à Manokwari : sol en béton, tables, chaises, néons sans électricité, parabole satellite... Et les puces que l'on sent progresser le long des jambes. Les Indonésiens sont de plus en plus nombreux ici. La transmigration continue... L'ambiance n'est plus la même, ce n'est plus le monde Papou, ce n'est pas encore l'Indonésie... Demain, avion ou marche à pieds ?

Mercredi 3 février : Le Dur Déboire des Titesbêtes dans les duvets s'est révélé très efficace. Louis cherche sa montre qui n'a pas sonné à l'heure prévue. Disparue... Il se doute d'un vol par les sbires du camat qui dorment à côté. Bruno a récupéré la sienne, qu'il avait oubliée à Dibedik. Un Papou lui a consciencieusement transportée et remise. Nous avons changé de monde... Sur la piste d'avion, la foule, des barrières neuves qui ne servent à rien. A revêtement en goudron est prévu pour l'accueil d'avions plus gros. Le Twin Otter arrive vers 8h. Pesée des passagers et des bagages sur une balance des temps anciens. L'ordre de priorité est le suivant : blancs, bagages de blancs, Indonésiens... Papous. Notre Kepala desa, qui devait faire le voyage avec nous, ne peut monter, un flic lui prenant la place. Bruno lui laisse l'argent pour le vol de vendredi, mais nul doute qu'il voyagera à pieds, via Ransiki. Nous décollons vers 8h30, un demi tour au-dessus du lac laisse entrevoir les falaises du karst, dernière image de nos espoirs futurs. Une demi-heure plus tard, c'est Manokwari, la moiteur retrouvée, les bruits des voitures... Il reste assez de places pour le vol de midi pour Biak. Marc et Louis vont en ville pour changer le reste d'argent, des billets français troués et des dollards. Il leur faudra une heure de discussions, une lettre garantissant la validité des billets troués et invoquer que la "direction du tourisme" serait informée pour obtenir le change ! Pendant ce temps, les sacs de matériel sont récupérés à la MAF, le tri en est fait et Bruno emmène chez le camat ce que nous laissons. C'est la course pour ne pas rater l'avion. Un blanc est dans l'aéroport, qui n'est pas de notre équipe, voilà qui est incongru ici. C'est un anglais qui travaille pour le WWF, il a deviné que nous faisons du "caving" et cherche à savoir si nous avons vu un oiseau noir, qui ne vole pas, niche sous terre, une rareté. Le Twin Otter décolle à 14h30. Bientôt Biak, sous les nuages et la pluie. Le pilote oublie d'ouvrir les volets à l'atterrissage, heureusement la piste est longue... Les bagages récupérés (le tas a diminué), nous rentrons dans un seul taxi, en tassant un peu, et allons au centre ville. Le marché permet de faire quelques emplettes d'"antiquités" tout en mangeant des "pisan goreng" (beignets de banane). Louis achète un dorian bien mûr, un fruit ressemblant à un melon avec de grosses aspérités. L'odeur est épouvantable, elle imprègne l'atmosphère des étalages où on le trouve. La saveur ? Indescriptible ! Le fruit est ouvert sur le trottoir. Il faut ensuite sucer les énormes pépins enrobés d'une chaire pâteuse et gluante. Louis en raffole, Bernard aime bien, Claude manque de vomir...

Judi 4 février : Sous ma moustiquaire, je n'ai fait qu'un somme. Claude n'a pas dormi, comme Bernard

et Jean-Marie. Ils sont même allés se ballader à 4h du matin pour fuir les moustiques ! Bruno est malade, il n'a pas digéré les "mie gorengs" d'hier soir ! Il n'avait qu'à manger du poisson et du riz comme tout le monde ! A part ça, tout va bien, hormis qu'il faut attendre 7h30 pour que la boulangerie ouvre et que le départ pour l'aéroport est, comme toujours, précipité. Cela n'empêche pas le DC9 de décoller avec une demi-heure de retard. Le karst se distingue bientôt, grande carapace inclinée, avec les lacs d'Angi en toile de fond et le moutonnement des nuages. L'exploitation forestière a dessiné une toile de pistes ramifiées dans la plaine. Ujung Pandang. Pour une fois, seulement une heure d'attente pour redécoller, direction Jakarta. Le taxi de l'hôtel Indonesia doit arriver à 14h45. Il est là à 14h45. Un prodige ! Avec nos bagages, il n'y plus de place pour un autre client. Le centre de Jakarta est à une quarantaine de kilomètres de l'aéroport. Des champs inondés, des rizières, la zone industrielle sordide, des embouteillages, des buildings en construction avec des échafaudages de bois tout de guingois, des canaux-égoûts datant des Hollandais, voilà l'immense et sale Jakarta. Les constructions ont poussé depuis deux ans ; en face de l'Indonesia, un luxueux centre commercial sur plusieurs niveaux jouxte un hôtel haut de gamme. Le groom transpire avec nos bagages, qui sont de drôles de valises, rouges et crasseuses. Lundi, nous étions dans une case papoue, maintenant nous sommes dans un luxe indécent. L'opposition se poursuit au buffet de l'hôtel, les serveurs doivent nous prendre pour des types n'ayant pas mangé depuis quinze jours. Et nous ne pouvons tout goûter ! Bruno convie ceux qui ne connaissent pas à une visite des points chauds de la nuit, pour digérer.

Vendredi 5 février : De bon matin et plein de courage, Claude est allé chercher des croissants à la boulangerie "française" réputée d'un grand hôtel, sur les indications de Louis et Marc. C'était dans la direction opposée, et les croissants sont au jambon et au fromage ! Les uns vont chez Total rendre le GPS, les autres continuent leurs emplettes. Pour déjeuner, pas de consensus, les uns, toujours repus, préfèrent la piscine en grignotant, les autres vont dans un "sea food" chinois dans le quartier commercial. La carte ne présente pas moins de 186 possibilités ! Le centre commercial est un amalgame de petites boutiques groupées par genres, où il est facile de trouver des Rolex, Cartier, Rado et autres Dior et Givenchy à des prix défiant toute concurrence ! Mais sans garantie... Notre avion pour la France est pour ce soir, il faut regagner l'aéroport, tandis que Bruno nous abandonne pour Jogjakarta pour deux jours supplémentaires de tourisme, et Bernard pour la Thaïlande. A l'aéroport, l'enregistrement semble poser un problème à l'employée quand il lui est demandé quatre places fumeurs et une place non-fumeur groupées ! Au contrôle RX, le sac de Jean-Marie est suspecté, avec son herminette et le marteau spéléo, outils bien contradictoires. A 23h40, le MD11 décolle. Le faible taux de remplissage va nous permettre de prendre nos aises. Manger, boire, dormir, attacher sa ceinture, la défaire, quelle occupation ! Singapour endormie, Abu-Dhabi sous la pluie !

Samedi 6 février : Le jour se lève sur la mer Noire. Les nuages viennent comme cacher la violence

actuelle de certaines contrées, jusqu'aux Alpes autrichiennes rayonnantes sous le soleil. La plaine du Rhin n'apparaît que par le dessin des nuages. A gauche le Jura, à droite les Vosges, dessous Belfort, mais Claude n'a pas son parachute. Puis les nuages viennent tapisser les paysages de l'hiver. Après la grisaille des airs, la grisaille de Roissy. Il est midi, paraît-il. Les bagages arrivent, ils ne sont pas partis à New-York ! Le faisceau de skis, non, d'arcs, arrive séparément. Nous nous dispersons. Je pars avec Louis, nous achetons une baguette, un saucisson, un camembert, un Côte de Beaune et du chocolat noir. Nous n'avons pas de béret mais nous avons le béguin pour les victuailles d'ici.

Mungkin, Gua Paling Dalam di Dunia Terdapat di Irija

Manokwari, Kompas (1) Akhirnya Tim Ekspedisi Speleologi (ilmu mempelajari gua) Perancis yang terdiri dari enam orang, dipimpin Bruno Thery, berhasil menemukan sebuah gua yang mungkin terdalam di dunia, di Pegunungan Lina, Kec. Anggi, Kab. Manokwari, awal tahun ini.

"Apabila gua di Pegunungan Lina, di Desa Iranembe ini, panjangnya sampai 2.000 meter, berarti inilah gua terdalam di dunia, setelah gua di Prancis, Rusia dan Spanyol. Yang panjangnya, masing-masing 1.610 m, 1.500 m dan 1.500 m," kata Bruno kepada Antara.

Tim Speleologi Perancis yang kali ini menamakan dirinya Tim Ekspedisi Irian 1993, sebelumnya melakukan empat ekspedisi di daerah Merdey dan

Bintuni pada tahun 1988 dan 1989 lalu. Namun gagal. "Hal tersebut kami lakukan untuk mengetahui secara pasti hasil foto satelit yang dibuat tahun 1987, yang menunjukkan bahwa di pegunungan tersebut terdapat gua alam, dengan garis tengah ratusan meter, dan kedalamannya mencapai 2.000 meter," tutur Bruno.

Kegagalan tersebut ternyata justru menjadi tantangan. Sebab tahun 1991, kembali diulangi hal yang sama, di daerah Ransiki terus ke Mamei dan berakhir di Isim. Semuanya di Kab. Manokwari. "Namun saat itu, kami hanya menemukan lubang kecil. Baru pada ekspedisi berikutnya (tahun 1992-Red.), ditemukan gua tersebut," jelasnya.

Tekad Tim Speleologi Perancis yang menggebu-gebu itu, tidak lain karena mereka tertarik pada gua alam yang penuh misteri itu. "Apalagi, diduga kedalamannya melebihi Gua Jean Barnard di Perancis, yang dalamnya hanya 1.610 meter," katanya.

Potensi wisata

Lebih jauh Bruno menyebutkan akan dipromosikan ke penjuru dunia, khususnya Eropa dan Amerika. "Karena olahraga *caving* (menelusuri gua), semakin disukai masyarakat di sana. Dengan demikian, pasti Kecamatan Anggi akan dikenal warga mancanegara," tuturnya.

Hal tersebut dibenarkan kelima rekannya yang berada di lokasi selama dua minggu.

Louis De Pezzis ketika dihubungi menyebutkan bahwa dia juga berminat mengembangkan jenis olahraga penelusuran gua di Indonesia, khususnya di Irian Jaya. "Karena daerah Irian memiliki hutan dan alam yang masih murni. Bahkan kaya dengan gua alam yang penuh misteri," ucapnya.

Sementara AE Naurry, Camat Anggi, yang dihubungi menegaskan bahwa pihaknya bergembira dengan kehadiran tim ekspedisi tersebut. Karena pada akhirnya akan membuka isolasi daerah tersebut guna pengembangan sektor pariwisata. "Tentu akan kami berikan kemudahan kelancaran kegiatan tersebut. Sejauh memberikan dampak positif bagi kehidupan masyarakat kami," katanya. (nic)

traduction de Louis de Pazzis:

La grotte la plus profonde du monde se trouve peut-être en Irian Jaya

Manokwari, Kompas (1)

L'expédition spéléologique (science consistant à étudier les grottes) française composée de 6 (2) personnes, dirigée par Bruno Thery, a finalement découvert une grotte qui pourrait être la plus profonde du monde, dans le massif montagneux de Lina, Kec. (3) Anggi, Kab. (4) Manokwari, au début de l'année.

"Si cette grotte dans le massif de Lina, sur la commune d'Iranembe (2), atteint une longueur (2) de 2000 mètres, cela signifie qu'il s'agit de la grotte la plus profonde du monde, après celles en France, en Russie et en Espagne, dont les longueurs (2) sont respectivement de 1610 m, 1500 m et 1500 m" a dit Bruno à Antara (5).

Le groupe spéléologique français, qui s'intitule cette fois-ci Expédition Irian 1993, avait

déjà organisé quatre expéditions dans la région de Merdey et Bintuni en 1988 et 1989. Cependant sans succès. "Nous avons entrepris ces expéditions pour reconnaître de façon sûre ce que l'on voit sur la photo satellite prise en 1987, qui montre que sous le massif se trouve une grotte naturelle d'un diamètre de plusieurs centaines de mètres, et d'une profondeur qui atteint 2000 mètres", a indiqué Bruno.

Il est évident que l'échec précédent est devenu un défi. C'est pourquoi en 1991, le même genre d'expédition est recommencé, dans la région de Ransiki, puis à Mamey et enfin à Isim. "Pourtant cette fois-là, nous n'avons trouvé que de petites cavités. Ce n'est que lors de l'expédition suivante (en 1992, NDLR) que la grotte a été découverte", explique-t-il.

La détermination de l'équipe spéléologique française si passionnée ne vient que du fait qu'ils sont attirés par ces grottes naturelles pleines de mystère. "De plus, on pense que sa profondeur dépasse celle du Gouffre Jean Barnard (2) en France qui ne fait que 1610 mètres", dit-il.

Potentiel touristique

D'autre part, Bruno indique que le résultat de ces recherches va être diffusé dans tous les coins du monde, plus spécialement en Europe et en Amérique. "En effet le sport de *caving* (la recherche de grottes) est de plus en plus apprécié du public là-bas. C'est pourquoi le Kecamatan de Anggi va sûrement devenir connu des étrangers", indique-t-il.

Ce fait est confirmé par le cinquième (2) participant qui se trouve sur place durant deux semaines. Louis De Pezzis

(2) contacté au même moment indique que lui aussi s'intéresse au développement du sport de recherche de grottes en Indonésie, spécialement en Irian Jaya. "En effet, la région d'Irian possède une forêt et une nature encore vierges. De plus, elle est riche en grottes naturelles pleines de mystère", dit-il.

En même temps, AE Naurry, le Camat (6) d'Anggi qui a été contacté, déclare que de son côté on se réjouit de la présence de l'expédition. En effet, cela finira par ouvrir l'isolement de cette région en même temps que le secteur touristique. "Il est sûr que nous allons faciliter le déroulement de ces activités. D'autant qu'elles ont un impact positif sur les conditions de vie de notre population", dit-il.

(1) Grand quotidien indonésien

(2) (sic)

(3) Kecamatan : division administrative ("canton")

(4) Kabupaten : division administrative ("département")

(5) Agence de presse indonésienne

(6) Chef de Kecamatan

PARTICIPANTS

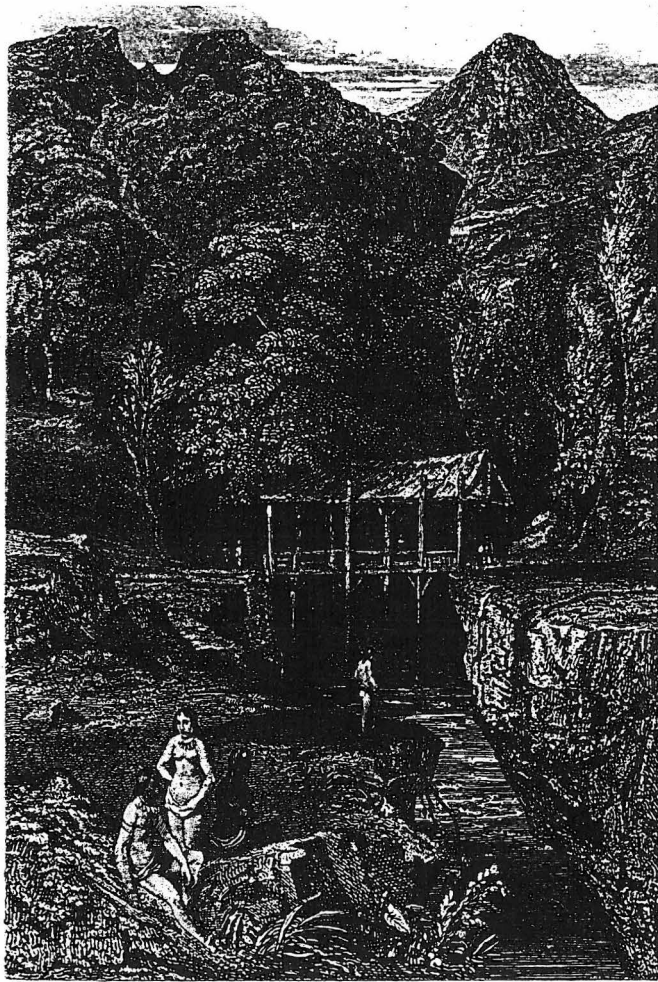
Jean-Marie BLONDEAU, *Jura*, entrepreneur BTP
Marc CHOCAT, *Doubs*, ingénieur électronicien
Alain COUTURAUD, *Vaucluse*, hydrogéologue
Louis DE PAZZIS, *Paris*, géologue
Claude SCHMITT, *Territoire-de-Belfort*, publicitaire
Bruno THERY, *Jura*, professeur de sport
Bernard TOURTE, *Haute-Garonne*, animateur plein-air

REMERCIEMENTS

Jean BARIOD, *Jura*, médecin, pour la conception et la préparation de l'aspect médical.
Laboratoire d'Hydrogéologie de la Faculté des sciences d'Avignon, pour le prêt de matériel de mesures.
SPELEMAT, Lyon.
EXPE, Pont-en-Royans.

pour tout contact :

Bruno THERY
Collondon DOUCIER
F- 39130 CLAIRVAUX-LES-LACS
tél. 84 25 74 52 ou 84 25 70 31
fax 84 25 76 05



Tolluon

Outouite

NOUVELLE GUINÉE

Journal des Colonies

Pont sur un Ravin.

Journal des Colonies

Journal des Colonies